

Histoire de l'éléphantiasis, contenant aussi l'origine du scorbut, du feu St. Antoine, de la verole, etc. avec un précis de l'histoire physique des tems / Par Mr. Raymond.

Contributors

Raymond, François, active 1756-1769.

Publication/Creation

A Lausanne : Chez François Grosset, et comp., 1767.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/mvktfk8g>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.




Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>

HISTOIRE

DE

ELEPHANTIASIS.



Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Wellcome Library

<https://archive.org/details/b30787919>

HISTOIRE

DE

ELEPHANTIASIS,

contenant aussi

ORIGINE DU SCORBUT, DU FEU
S. ANTOINE, DE LA VEROLE, &c.

avec un Précis

L'HISTOIRE PHYSIQUE DES TEMS.

PAR MR. RAYMOND,

Docteur en Médecine de la Faculté de MONTPELLIER,
Agrégé au Collège des Médecins de MARSEILLE, &
Membre de l'ACADEMIE DES BELLES LETTRES
de cette même Ville, &c. &c.



A LAUSANNE,

chez FRANÇOIS GRASSET, ET COMP.

MDCCLXVII.

HISTOIRE

DE

LEPHANTIASIS

CONTINANT

ORIGINE DU SORCERET, DU FRO

ANTIQUE, DE LA VÉROLÉ, &c.

PAR

HISTOIRE PHYSIQUE DES TEMS

PAR M. RAYMOND

... de Médecin de la Faculté de Montpellier ...
... au Collège des Médecins de Montpellier ...
... de la Faculté des Sciences de Montpellier ...
... dans l'année 1711.

A PARIS

chez M. CASSIN, Libraire, Palais National

M D C C X V I I



HISTOIRE

D E

L'ÉLÉPHANTIASIS.

— τὸ ἄγαν καὶ τὸ μᾶλλον ἐνίων πα-
θῶν καμωτητα καὶ διαφορὰν ἀποφαίνοντες
ἐκ ὀρθῶς. — ὡς οὐδε τὴν ελεφαντιασιν
οἶομαι σφοδρότητα τῶν ψωεικῶν τινος ἰσχυ-
ρῶσαν.

— Ceux-là errent qui prennent le trop
& le plus dans quelques maladies pour des
nouveautés & des différences. — C'est pour-
quoi je pense que l'Éléphantiasis est le plus haut
degré de quelqu'une des affections galeuses.

PLUTARCH. Sympos. Liv. VIII. Quest. 9.



HISTOIRE des calamités du
genre humain renferme le fond
d'instructions le plus riche &
le plus fécond, les moyens de
s'en délivrer & de les prévenir
en en développant les causes sensibles; elle

A

présente un autre intérêt : elle affecte peut-être plus que celle des plaisirs & du bonheur : la peinture des malheurs fait sur l'ame les impressions les plus profondes & les plus durables ; elle excite les sentimens de compassion & de pitié, de frémissement & d'horreur, de frayeur & d'étonnement, émotions qui raniment & aggrandissent la conscience de notre existence. L'histoire de l'Eléphantiasis intéresse dans cette double vue, par l'utilité dont elle peut être, principalement dans les régions où elle règne encore, & par son spectacle horrible, & elle trouve place autant dans l'œconomie politique que dans la littérature medicinale.

L'Eléphantiasis est presque contemporaine à l'espèce : dès l'aurore des siècles éclairés on la trouve consignée dans les monumens historiques ; on la voit s'étendre sur toute la terre, prendre mille formes diverses, relatives aux climats, au régime de vie, & à l'état de l'agriculture, s'accroître, se resserrer, disparoitre enfin dans beaucoup de régions, à proportion que les Etats sont encore agrestes & barbares, ou qu'ils se relâchent & se dissolvent, ou qu'au contraire ils reprennent de la vigueur avec le bon ordre : & ce qui nous regarde de plus près, nous apprenons qu'elle a sévi le plus cruellement parmi nos pères, spécialement dans la partie de la France qui est baignée par la mer Méditerranée. Nous la voyons enfin

éteinte dans la plus grande partie de l'Europe depuis que les arts de la paix sont cultivés à l'abri d'une administration aussi équitable que vigilante. Mais elle fait sentir encore toutes ses horreurs dans bien des parties de la terre où les peuples gémissent sous le joug de l'esclavage, ou vivent dans l'état de nature.

Pour connoître parfaitement cette maladie, je parcours avec les voyageurs modernes, les contrées de l'un & l'autre hémisphère où elle pullule encore : j'en examine l'air, le sol & le régime des habitans, & même l'état politique dans lequel ils vivent. Cette connoissance, en établissant sa nature sensible, me servira de flambeau pour m'enfoncer, par une marche retrograde, mais plus sûre, dans les ténèbres de l'antiquité ; elle éclairera la critique qui doit apprécier les monumens historiques : eh ! combien d'opinions & de recits différens, quelquefois contradictoires, les Ecrivains ne nous ont pas transmis sur les causes externes de cette virulence, sur sa propagation, & sur les remèdes qui la combattent ! en parcourant l'histoire, par tout où je rencontrerai les causes sensibles qui la produisent & que j'aurai une fois déterminées, je puis assurer qu'elle y existoit comme leur effet, quand même les témoignages manqueroient. Les annales de la nature, ou l'histoire physique des tems, du sol, & du régime, sur lesquels j'étaie le

sujet que je traite, font un monument souvent plus incontestable que l'histoire des hommes, où le préjugé & le manque de connoissances jouent un si grand rôle: l'on peut en effet se passer de celle-ci quand on a la nature à consulter.

L'Eléphantiasis tire son nom du grec ελεφαντιασις & ελεφας: elle reçut aussi quelques dénominations par des traits de ressemblance avec d'autres objets: on lui donna celle de νοσος φοινικινος (a) & celle de τωριασις (b), à cause de la couleur rouge, obscure ou foncée, telle que celle des fruits de palmier ou de la pourpre de Tyr de la face des personnes qui en étoient travaillées; & celle de σατυριασις & de λεοντιασις par comparaison avec la face & certains appetits des Satyres & du Lion. Comme elle étoit beaucoup répandue dans la Syrie, on l'appelloit aussi φοινικίη νοσος, maladie phénicienne (c). Dans la suite on lui donna encore le nom de ελεφαντιασμος. Les Romains la nommèrent *Elephantiasis*, *Elephas*, *Elephantia*. Dans le moyen âge les Grecs la con-

(a) C'est l'interprétation de cette dénomination dont se sert Hippocrate *Prædict. Lib. II. n°. 49.* par Galien dans son *Lexicon*, où il dit: φοινικινος: ἀπὸ τῆ χρωματος οὕτως εἶκος τὴν ελεφαντιασιν ὑπονοήσειεν ἂν τις. En effet Hippocrate range le νοσος φοινικινος à la suite de l'énumération qu'il fait des affections lépreuses & de la vitiligine. *loc. cit.*

(b) Voy. *Gorrhæi Lexicon.*

(c) φοινικίη νοσος: ἢ κατὰ φοινικὴν καὶ κατὰ τὰ ἄλλα

urent sous le nom de *λωβος*, qui dérive vraisemblablement de *λωπος*, écaille, ou de *λωβη*, écorce (d). Elle fut appelée dans le Bas-Empire, *Elephantia lepra & morbus elephantinus*, & enfin en langue romance, *mal de St. Ladre*, ou *St. Lazare*, *mal de St. Main*, *Ladrière*, *Mesclerie*, & vulgairement *Lepre*.

Elle est la plus horrible des maladies qui affligent l'homme : l'habitude du corps est défigurée par des tumeurs dures & hideuses, des tuberosités, des poireaux, des croustes, des exostoses; par des taches blanches, livides, rougeâtres, obscures ou pourpres, & des gerçures; par la tumefaction des tempes & de l'arcade supérieure des orbites jointe à la depilation, l'enrouement de la voix &c. enfin par des ulcères affreux qui représentent un cancer universel & qui rongent même la charpente osseuse.

Elle diffère encore plus par la grandeur que par l'essence de la Lepre, ou *impetigo* des Latins, qui est principalement une affection de la peau dans laquelle cet organe est recouvert d'écailles, de pustules, de croustes, découpée par des fissures & rongée par des ulcères; & de la vitiligue qui consiste

ἀνατολικὰ μέρη πλεονάζουσα; δηλοντος δὲ κ' ἀνταῦθα δοκεῖ
ἢ ἐλεφαντίασις. Galen. Lexic.

(d) Hippocrate employa le terme *λωπος* pour signifier une affection écailleuse de la peau. *Epist. Lib. I. Sect. 1.*

en taches blanches ou noires, ou rougeâtres ou livides de la peau, avec perte du sentiment & un aspect hideux.

Aretæe a fait la description de l'Eléphantiasis, en grand peintre de la nature : elle en renferme tous les traits caractéristiques tels que je les ai vus & lus dans un grand nombre d'Ecrivains ; elle en forme le tableau achevé, quoique peut-être trop chargé de métaphores & de comparaisons, qui présentent, à la vérité, de belles images, mais non pas les traits simples du sujet. Je vais le copier, après en avoir retranché les longues détails où l'Auteur entre, par une adresse d'Orateur, pour exciter l'étonnement du lecteur (e).

Il y a bien des choses communes entre l'*Elephant*, maladie, & l'*Elephant*, bête fauve, & par l'apparence & par la couleur, & par la durée (f) : mais ils ne sont semblables à rien autre, ni la maladie à mala-

(e) Je traduis d'après le texte original, la version latine étant peu exacte & quelquefois infidèle, parce qu'elle a été faite par des medecins qui étoient assurément habiles dans la langue grecque, mais qui vraisemblablement ne connoissoient pas bien la maladie : j'excepte de ce nombre M. Petit, qui a fait quelques bonnes corrections.

(f) ΒΙΟΤΗ : je traduis ce mot par *durée*, à la place de *victu* de la version latine, lequel signifiant *aliment*, ou *diète*, ne peut convenir à une maladie comparée à un animal ; au lieu que le premier mot exprime l'idée de l'auteur, qui est que la durée de l'Eléphantiasis est longue comme la vie de l'Elephant ; comparaison d'ailleurs faite par d'autres Observateurs.

die, ni l'animal à animal : cette bête diffère infiniment des autres. — On a aussi appelé cette maladie *Lion*, par la ressemblance des rides inférieures du front (*g*); *Satyriasis*, à cause de la rougeur des pommettes, ou de la partie supérieure des joues (*h*), & de l'impudence des desirs amoureux; & *maladie herculéenne*, parce qu'il n'y en a pas de plus grande ni de plus forte; elle est à la vérité grande par sa force & sa vigueur, & hautement la plus puissante pour donner la mort; elle est également hideuse à voir & terrible de toutes parts, comme la bête fauve l'Elephant, & insurmontable (*i*) comme elle; car elle naît de la cause même de la mort, un refroidissement de la chaleur innée, qui n'est pas médiocre, ou même une congélation des humeurs; ainsi que dans un cruel hyver l'eau se convertit en neige ou en grêle, ou en frimats & en glace: telle est la cause commune de la mort & de la maladie. Cependant son principe se forme sans signes apparens: aucune alteration ni souillure nouvelles & inusitées n'attaquent le sujet, ni ne se montrent sur l'habitude du corps, qu'on puisse voir d'abord pour combattre un mal naissant: mais le feu après avoir demeuré enseveli (*k*) dans les

(*g*) ὀπισκύνιον.

(*h*) μάλων.

(*i*) ἄφυκτος.

(*k*) ἐμφωλεῦσαν.

visceres comme dans le sombre tartare, s'enflamme enfin, & ayant déjà subjugué l'intérieur du corps, il éclate au dehors. Ce feu déleterre commençant dans la plupart par la face d'où il luit de loin comme d'un miroir (1); dans d'autres par l'extrémité des coudes, par les genoux, ou par les articulations des mains & des pieds. C'est pourquoi il n'y a plus d'espoir pour les malheureux, le Médecin n'employant point son art dans le foible commencement de cette affection, par négligence, ou plutôt par défaut de connoissance de leur calamité; car ils sont d'abord indolents, sédentaires, assoupis comme par une cause ordinaire & legere, & ils sont constipés: légères indispositions, qui ne sont pas fort extraordinaires aux personnes qui se portent bien. Le mal augmentant, la respiration devient puante par l'exhalation de l'esprit interne qui paroît être fourni par l'air, ou par quelque autre fluide ambiant: *les ulcères qui se forment dans le gosier & dans l'intérieur du nez ne contribuent pas peu à cette infection; la voix devient rauque, les narines se bouchent (m): les urines sont épaisses, blanches, troubles comme celles des juments: les alimens se*

(1) ἀπὸ σκοπῆς.

(m) J'ai ajouté ces deux symptomes, parce qu'en effet ils appartiennent à cette maladie, spécialement à celle de Syrie, qui est celle qu'Aretæe a vuë, & à laquelle Galien les reconnoit.

distribuent dans le corps encore crus (n) ou mal cuits, sans que les patients le sentent & qu'ils y réfléchissent : car ils n'aperçoivent pas s'ils ont bien digéré, l'indigestion & la bonne coction leur étant égales, & une bonne digestion ne leur étant pas familière. La distribution du chyle se fait néanmoins avec facilité, moins pour leur propre nourriture que pour celle de la maladie qui l'attire avec avidité ; c'est pourquoi le bas ventre est si resserré. Des tubérosités bourgeonnent les unes à côté des autres, elles ne sont pas d'abord continues, mais elles sont épaisses & raboteuses ; l'espace intermédiaire de ces tumeurs inégales se gerce comme le cuir de l'Elephant : les veines grossissent, non par la surabondance du sang, mais par l'épaisseur de la peau. La maladie ne tarde pas alors de se manifester ; de semblables tubérosités se répandant sur toute l'habitude du corps : *les jambes, les pieds sur-tout se tuméfient prodigieusement & d'une manière hideuse, tellement qu'ils deviennent ineptes au marcher* (o). Déjà les poils dépérissent universellement, aux mains, aux

(n) Au lieu du mot ἀσποδισίων, qui fait une absurdité & une mauvaise construction, je substitue ἀπὸ σιτίων &c.

(o) J'ai encore ajouté cette phrase, parce que l'enflure des extrémités inférieures est mise au nombre des signes de la maladie par Archigènes, Galien &c. & par quelques modernes, tels que Maundrell &c. qui l'ont vuë en Syrie.

cuisse, aux jambes, & même sur le pubis; ils s'éclaircissent au menton; la tête enfin se dégarnit de sa chevelure & devient chauve, les cheveux qui restent ayant blanchi avant le tems. Bien-tôt le menton & le pubis sont tout dépilés; & s'il reste quelques poils, ils défigurent plus que ne fait la chute des autres. La peau de la tête est ensuite découpée par des fentes ou gerçures profondes, raboteuses & fréquentes, & la face hérissée de poireaux durs & pointus, quelquefois blancs à leur sommet & verdâtres à la base. Le poux est petit, lent, engourdi, comme si l'artère se mouvoit dans le borbier. Les veines des tempes sont distendues ainsi que les veines varicelles, *qui sont aussi noires & variqueuses*. Les selles sont bilieuses; la langue raboteuse par des tubercules en forme d'orgeolets, dont il n'est pas hors de vraisemblance que tout le corps soit intérieurement rempli: car dans les victimes cacochymes les chairs sont farcies de ces fortes de durillons. Mais si cette affection fait une forte éruption du dedans, des dartres se répandent sur les extrémités des doigts, & la gratelle sur les genoux, & l'on se gratte avec volupté; ils investissent aussi le menton par fois dans une figure circulaire. Les pommettes rougissent, déjà un peu enflées; les yeux sont obscurcis & de couleur cuivreuse, & les sourcils protuberans, épaissis, dépilés, surbaissés par la contraction de

l'espace qui les sépare, (p) hérissés de poils, & de couleur livide ou noire. Le front des sourcils est contracté par des rides si profondes que les paupières en sont rapprochées & presque fermées, comme aux personnes en colère ou aux lions : c'est de là qu'on appelle cette difformité *leonine*, par conséquent elle rassemble également (q*) non seulement aux lions & aux éléphants, mais encore à la nuit ténébreuse. La région inférieure des yeux (q) & le nez sont proéminens & exasperés, par des tubercules noirs. Les lèvres sont tumefiées & épaissies, l'inférieure est livide & pendante. (r) Les dents mêmes au lieu d'être blanches, paroissent noirâtres. Les oreilles sont aussi de couleur rouge-noirâtre, mollasses & flasques, (s) éléphantines, parce qu'elles sont plus grandes que de coutume ; elles ont des ulcères à leur base d'où découle une humeur ichoreuse qui cause de la démangeaison. Des rides raboteuses & calleuses sillonnent toute la superficie du corps, & même des fissures noires la découpent comme un cuir ; de là vient le

(p) Βειθασοι κατω, μεσωφρυων ζυγεγμενων, qu'on a mal traduit en latin, *heorsum versus pondere vergentia: contractis glabellis.*

(q*) ὀταλαντον.

(q) ὑπωπια.

(r) Au lieu de *εκρινες*, *nasus tumens*, je substitue *εκρημες*, *dependens* ; ce qui rétablit le sens avec les caractères naturels, tels qu'Avicenne, Guidon, de Chauliac, &c. les décrivent.

(s) Au lieu de *κεκλεισμενα*, *obstrueta*, je met *κεκλασμενα*, *mollia*, qui est un des symptomes de la maladie.

nom d'*éléphant* que l'on a donné à cette infirmité. Des crevasses divisent aussi les talons & les plantes des pieds jusqu'au milieu des orteils. *Ces parties perdent le sentiment du tact* (t).

Si le mal prend des accroissemens, les tuberosités des joues, du menton, des doigts, des genoux, se terminent en ulcères fœtides & incurables, ils s'élevent même les uns au-dessus des autres, de façon que quelques uns semblent en mitiger d'autres. Il arrive même que les membres meurent avant le sujet jusqu'à se séparer du reste du corps; tels sont le nez, les doigts, les pieds, les parties génitales, & les mains entières: car le mal ne tue, pour délivrer le patient d'une vie horrible & de cruels tourmens, qu'après l'avoir demembré; mais il est de longue durée ainsi que l'éléphant animal. Si les douleurs ont saisi depuis peu les membres, elles les incisent plus vivement, errant de côté & d'autre. L'appetit des alimens n'a pas encore baissé, mais le goût en est perdu, & il n'y a plus de plaisir à manger ni à boire. De la vivacité des douleurs nait une aversion pour tout; le marasme, & la rage dans le cœur, des lassitudes spontanées & un sentiment de pesanteur dans tous les membres, même dans les plus petites parties accablent le sujet. Son corps ne peut plus rien sup-

(t) C'est un autre symptome que j'ajoute, parce qu'il est constant.

porter ; il ne se plait ni aux bains ni à leur privation , ni aux repas ni au jeûne , ni au mouvement ni au repos ; car la maladie donne de l'éloignement pour tout. Le sommeil est léger , & les rêves sont encore pires que l'insomnie ; la respiration est dans le même temps fort difficile , & il survient même des suffocations comme par étranglement , de manière que quelques patients ont ainsi perdu la vie dormant d'un sommeil invincible jusqu'à la mort. Ces malheureux étant donc dans cet état , qui ne les fueroit ou ne les éviteroit pas , quand ce seroit un fils , un père , ou son propre frère , dans la crainte encore de la contagion ? *Car il n'est pas plus sûr de les fréquenter que des pestiférés (u)*. C'est pourquoi bien des gens les ont relégués , quelques chers qu'ils leur fussent , dans les déserts & les montagnes ; les uns fournissant à leur faim durant ce tems , d'autres point du tout , dans le dessein de les laisser périr.

Le tableau de l'Eléphantiasis , fait par l'Écrivain de Cappadoce , est le type auquel je rapporterai les exemples de cette maladie observés dans les diverses régions de la terre , que je rapporterai : j'en tracerai seulement les nuances & les formes relatives aux climats & au régime ; j'excepte les cas que j'ai eu occasion de voir , & que je vais décrire.

(u) Cette addition est tirée du Chap. de la curat. de cette même maladie du même Auteur.

1°. En 1746. la femme d'Etienne Menager, âgée de 32. ans, d'un temperamment sanguin - mélancholique, & d'une vigoureuse constitution; vint me consulter sur l'état horrible où elle se trouvoit depuis plusieurs années. Elle avoit le visage couvert de tubercules crouteux, très-épais, protuberans & gercés: la racine du nez étoit un peu écrasée, les narines bouchées, la voix rauque & sombre, les sourcils & les paupières demi-dépilées: son aspect étoit hideux, le reste du corps étoit également raboteux par des boutons crouteux, très-épais, qui rendoient quelquefois du sang; la peau étoit gercée; le pouls étoit petit & lent.

Les antimoniaux & les adoucissans n'eurent aucun heureux effet: cette infortunée mourut deux ans après; sa mort fut accélérée par les frictions mercurielles qu'un chirurgien lui administra.

Elle laissa deux enfans, dans lesquels le virus s'étoit développé à l'âge d'environ quatre ans, & qui en moururent avant l'âge de puberté. Son mari, qui n'avoit jamais cessé de la connoître, ne contracta aucun vice, quoiqu'il fut d'un temperamment mélancholique.

Cette famille demouroit au quartier de Peypin, à quatre lieues NNE. de Marseille, contrée de hautes montagnes, couvertes de pins, & qui forment des vallons très-étroits & fort humides. Les habitans s'y nourrissent

de poissons secs ou salés, & qui ne font pas de la meilleure qualité.

2°. Dans le mois de May 1760. la femme du Sieur Latau, âgée de 26. ans, assez replete & robuste, d'une taille avantageuse, & d'un temperament sanguin, vint à Marseille pour me prier de la traiter d'une maladie qui la défiguroit. Sa physionomie étoit en effet horrible; la face étoit hérissée d'espèces de verrues gommeuses, de couleur rousse obscure, & entremelées de taches livides: les sourcils élevés, durcis & dépilés, ainsi que les paupieres: les tempes un peu gonflées: la racine du nez un peu écrasée, & la voix rauque & obscure, de pareilles verrues, ou poireaux, étoient clair-semées sur le reste du corps: la peau étoit tendre & ferme, & généralement entrelardée, principalement aux bras & aux jambes, de ganglions de la grosseur des pois; elle étoit encore parsemée de taches de couleur rouge livide, surtout aux jambes, qui étoient un peu enflées, & comme roidies le soir; des douleurs avec ardeur se faisoient sentir dans les membres. Elle étoit bientôt lassée de marcher: ses urines étoient aqueuses. Elle se plaignoit d'une certaine pesanteur de tête & de quelque assoupissement. Depuis dix ou douze jours elle étoit travaillée d'accès de fièvre journaliers; ils étoient rares auparavant, mais l'usage d'une ptisane sudorifique qu'un Apoticaire lui avoit fait prendre, les avoit rendus si fréquens, &

avoit augmenté en même temps l'ardeur des membres avec la lassitude du corps : du reste elle faisoit bien ses fonctions. Elle étoit alors enceinte de quelques mois ; je lui fis tirer une palette de sang : il étoit comme une espèce de colle ou de gelée molasse , livide , & qui contenoit au fond une liqueur roussâtre obscure , trouble , fanieuse.

Cette horrible maladie s'étoit manifestée l'année de son mariage , il y avoit quatre ou cinq ans qu'elle vint se domicilier de Vitrolles , sa patrie , au quartier *de l'Agneau* , où son mari demeuroit , & qui est situé sur le bord & à l'extrémité septentrionale de l'étang de Berre. Dans l'été & dans l'automne on respire dans cette contrée un air très-humide , épais & puant , principalement durant les brouillards , qui y sont aussi fréquents qu'infects. Le poisson gras de cet étang y est la nourriture la plus commune.

Le mal commença par un enchiffrement causé par l'obturation de la racine du nez , peu à peu les fourcils se gonflèrent & se dépouillèrent de leur poil : il parut de petites taches rougeâtres avec un sentiment de chaleur aux jambes. Des douleurs avec ardeur se firent ensuite sentir dans les membres , & bientôt dans les bras ; elles siegeoient dans la partie osseuse : de petits poireaux gommeux bourgeonnerent d'abord sur les fourcils , sur la face , enfin par tout le corps. Deux ou trois ans après il survint des accès de fièvre ,
d'abord

d'abord tous les mois , puis tous les quinze jours , enfin toutes les semaines.

Elle avoit un enfant de seize mois , dont le bas - ventre étoit gros , & qui étoit alteré de la soif , & qui avoit un appetit dévorant. Son mari , qui avoit toujours cohabité avec elle , jouissoit d'une bonne santé.

Elle prit les bouillons de veau , alterés avec des herbes rafraichissantes aperitives pendant un mois , & le mois suivant elle usa du petit lait de chèvre , alteré aussi avec les mêmes herbes. Depuis le dix Mai jusqu'au quatorze Juin , elle entra tous les jours dans le bain tiède , où elle restoit une heure & demi : un quart d'heure avant que d'en sortir , on lui frottoit tout le corps avec du savon : par cette lotion la peau se détendit , l'ardeur des membres s'éteignit presque entièrement ; la tête se dégagea , & l'assoupissement disparut avec les accès de fièvre , il poussa même quelques poils aux sourcils & aux jambes ; la couleur du visage s'éclaircit un peu , & le corps soutint mieux l'exercice.

Les bains furent encore employés avec le même savonnage depuis le 23. Juin jusqu'au 12. Juillet , & depuis le 26. de ce mois jusqu'au 3. du suivant ; mais ce fut presque sans aucun succès.

On administra depuis le 4. Juillet jusqu'au 28. Aout , deux fois par jour , un bouillon de tortue , alteré avec les herbes legerement incisives. La panacée mercurielle ,

prise à la dose de quatre grains durant cet espace de temps, fit enfler les gencives, rappella l'ardeur des membres, & fit pousser davantage les poireaux de la face: le sublimé corrosif, dissout à la quantité d'un grain dans un pot de ptisane d'orge, dont elle prenoit quelques verres dans le jour, causa bientôt des nausées & quelques tranchées. Des pillules de savon, administrées pendant longtemps, n'opèrent aucun effet.

Enfin dans le mois de Septembre cette infortunée se voyant toujours défigurée, quoique notablement foulagée, & délivrée même de quelques angoisses, elle abandonna tous les remèdes, & retourna à son domicile. J'oubliois d'ajouter que quelques bains de mer exaspérèrent ses maux.

3°. T. pêcheur, de Martègues, fut s'établir à la Martinique, il y a 18. à 19. ans, il y prit une chaudepisse dont il fut guéri par un bon traitement. Il revint six ou sept ans après dans sa patrie, où il se maria, & il retourna avec sa femme à la Martinique pour y reprendre l'exercice de son metier: il étoit domicilié au Fort Royal, quartier où il y a beaucoup d'eaux stagnantes, & où les Colons sont sujets à la bouffissure, à la cachexie, à la tuméfaction du bas ventre, & même à la lèpre, suivant les instructions que j'en ai reçues de personnes intelligentes qui y ont résidé. Il y contracta un chancre à la verge par un commerce impur en 1758;

on appliqua un caustique sur la partie, & on administra la ptisane fudorifique: il parut guéri. Plusieurs mois après il lui sortit presque partout le corps, principalement aux cuisses, des tubercules, qui devinrent bientôt crouteux, & que le grand remede dissipa; il n'en resta qu'aux cuisses & quelques uns aux bras, qui subsistent encore; il a aussi des taches rondes, de couleur pourpre, au front. Sa face est jaunatre cuivreuse, & la voix un peu rauque. Son tempéramment est bilieux, & sa constitution robuste; il peut avoir environ 46. ans. Tel étoit son état au commencement de l'année 1765. qu'il étoit à Marseille.

Un mois après sa guerison apparente du chancre vénerien, il vit sa femme, à laquelle, quatre ou cinq mois après, il parut une tuberosité dure & grosse au bras près du coude, qui suppura & dégénéra en ulcère rongeur, qui s'étendit jusqu'à l'articulation; des tubercules bourgeonnerent aussi sur le reste du corps. Elle étoit alors enceinte de plusieurs mois. Les Anglois étant venus vers ce temps assieger le Fort St. Pierre, elle se refugia avec sa famille dans les bois, où elle accoucha heureusement d'un garçon sain & gaillard. Elle s'enfuit de ce gîte vingt quatre heures après sa délivrance par la peur de l'ennemi, & elle essuya longtemps les injures de l'air, & surtout la pluye. Quelques mois après elle fut passée par les frictions mercu-

rielles après de grandes préparations : les tubercules se multiplièrent immédiatement après par tout le corps , principalement à la face , aux poignets , & aux jambes , & ils ne tarderent pas de dégénérer en ulcères fardides. On la repassa par le grand remede une seconde & une troisieme fois sans meilleur succès : quelques ulcères néanmoins se cicatrisèrent , mais ils se rouvrirent bientôt , & ils continuerent depuis de se fermer & de se rouvrir alternativement.

Vers la fin de l'été 1764. elle vint avec sa famille à Marseille , & elle m'appella le premier Decembre de la même année. Son visage étoit défiguré par des ulcères hideux & calleux à la racine du nez , à l'une & l'autre pommette , & au menton , & par des cicatrices tortueuses , raboteuses & recouvertes de croutes épaisses ; les sourcils étoient demi - depilés & quelque peu gonflés ; les tempes paroissoient aussi tumefiées ; la racine du nez sembloit écrasée , & la voix étoit rauque ; les bras & les jambes étoient également rongés par des ulcères de même nature , d'où découloit une liqueur fanieuse , tenue , & ils étoient difformes par de nombreuses cicatrices telles que celles de la face. Les jambes étoient un peu enflées ; le reste du corps n'étoit guère alteré par des éruptions ; des douleurs avec ardeur se faisoient quelquefois sentir dans les bras ; une petite fièvre s'étoit allumée depuis longtemps.

Cette femme étoit âgée d'environ trente-cinq ans. Sa taille étoit petite & mince, & son temperamment bilieux. Elle avoit trois enfans sains : le dernier étoit pourtant fort pâle, & avoit le bas-ventre un peu gros, ce qui n'est pas extraordinaire aux Amériquains. Le poisson avoit toujours été la nourriture ordinaire de cette famille.

Je mis cette malade à un régime adoucissant & à l'usage des bouillons frais, dont elle se trouva bien. Je lui prescrivois ensuite un bol composé de 25. grains d'æthiops mineral, & de $\frac{1}{2}$ de grain de Sublimé corrosif : il excita des picotemens dans les ulcères, & des douleurs dans les membres ; j'en retranchai le sublimé, & il ne fut plus malfaisant. Les ulcères furent fomentés avec une decoction de sommités de petit Cèdre & de feuilles de pervenche foiblement aiguillée par le sublimé corrosif ; ils se détériorerent peu à peu, quelques uns furent cicatrisés à la fin de Janvier suivant, & l'écoulement sanieux étoit diminué dans les autres.

Dans ce mois elle usa d'un bol fait avec 26. grains d'Antimoine crud, & 10. grains de Cinnabre factice : à la fin du même mois la fièvre avoit cessé avec les ardeurs des membres ; les ulcères de la face & des bras étoient presque tous cicatrisés, mais ils étoient recouverts de croutes très-épaisses, & les chairs d'alentour étoient relevées par des cicatrices

inégales, hideuses, & d'une couleur rougeâtre livide; ceux des jambes fluoient encore un peu.

Elle tenta la diète blanche, mais elle ne put pas la supporter; elle fut suppléée par une diète presqu'entièrement végétale. J'essai ensuite une ptifanne fudorifique: elle lui causa des vomissemens & des chaleurs, de façon qu'elle ne pût la continuer, je me contentai d'ajouter au bol 25. grains d'écorce de bois de gaiac.

Le 5. Février la plupart des ulcères étoient cicatrisés; mais quelques uns se rouvrirent ensuite: il se formoit même de petits abscess sous les tégumens dans d'autres parties du corps, spécialement près des poignets. A la fin de ce mois elle fut se retirer à Martegues, ou je lui conseillai de continuer le même regime & les mêmes remedes; & depuis je n'ai plus eu de ses nouvelles.

Il n'est pas surprenant que des trois cas que je viens de décrire, deux aient été fournis par la contrée de Martegues. Cette ville a encore une Leproserie, qui n'a été fermée que depuis quatre ou cinq ans: elle est située entre la mer & un étang maritime qui est contigu à un étang d'eau douce; les brouillards y sont fréquens, & souvent infects. Une partie du peuple s'occupe de la pêche dans les étangs, qui abondent en poissons gras. Aujourd'hui l'étang d'eau douce s'est beaucoup resserré, les palus circonvoisins se sont des-

féchés; le vin est devenu la boisson journalière même des plus pauvres gens; des causes politiques ont extrêmement diminué le nombre des pêcheurs ou des matelots dans cette contrée, ainsi que dans le reste de la province; & l'Eléphantiasis y est presque entièrement éteinte.

Elle s'y annonçoit par l'enflure des jambes, qui parvenoient dans la suite à un gros volume. Les infortunés dans l'état ou dans la vigueur du mal supportoient mieux le froid que le chaud; ils n'osoient pas approcher du feu dans l'hiver à cause de la violente démangeaison qu'il occasionnoit dans les parties affectées.

Cette virulence passoit des parens aux enfans & aux petits fils, & sembloit s'épuiser à la quatrième génération, il ne restoit alors qu'une haleine puante, des dents cariées, des gencives ulcérées, & un air livide; & même d'autres jouissoient d'une parfaite santé. Rarement le mari la communiquoit à sa femme, quoiqu'elle mit au monde des enfans, qui dans le tems en mouroient.

Les gens du pays attribuent la cause occasionnelle du mal à la frayeur & à l'usage du poisson mangé trop frais; le mercure l'aggravoit (x).

Feu Mr. Dominique Raymond a vu dans

(x) Observat. and inquir. by à Society of Physic. in London. Tom. I. p. 201. où cette maladie est décrite par M. Joannis, Med. à Aix.

ce siècle trois Eléphantiasis , dont la première s'étoit formée dans l'isle de Chypre , qui est en bonne partie marecageuse ; la seconde à l'Isle , petite ville du Comté d'Avignon , aussi très humide ; & la troisième , qui étoit vérolique , à Marseille : celle - ci céda au mercure , les autres en furent exaspérées (y).

L'Eléphantiasis , sans être tout à fait éteinte dans l'Europe , paroît principalement confinée à présent dans la partie septentrionale maritime.

Les habitans des isles de Feroé vivent de chair & de poissons demi - putrefiés , & sans sel ; ils aiment aussi , comme tous les peuples avancés dans le Nord , la graisse & l'huile de poissons rances & putrides : la pourriture est pour eux l'assaisonnement le plus ragoutant. Ils sont sujets à une forte d'Elephantiasis , qui se présente sous trois formes.

Dans la première la peau est mollasse & pleine de taches & de poireaux , & quelquefois recouverte d'écailles. C'est une lèpre éléphantiaque.

La seconde forme est distinguée par l'alopecie : les cheveux changent de couleur & tombent ensuite ; la face est rouge , & elle perd aussi les poils des sourcils & de la barbe.

La troisième forme , qui est la plus commune , est l'Eléphantiasis propre & bien caractérisée. La peau ressemble à celle de l'E-

(y) Tr. des maladies qu'il est dangereux de guerir, &c.

léphant, & la face & même toute l'habitude du corps font pleines de tubercules livides, qui quelquefois dégèrent en ulcères & defigurent horriblement.

Cette maladie est plus virulente au printemps & en automne, & enlève alors beaucoup de victimes. Elle est principalement occasionnée par la qualité de l'air & le régime des insulaires; car si le froid n'y est pas immodéré, l'humidité y est excessive: aussi produit-elle un scorbut qui ressemble à la lèpre.

Cette calamité est contagieuse. Cependant les enfans ne l'héritent pas toujours de leurs parens. C'est pour cela que les habitans, lorsqu'ils prennent une femme, ne se soucient pas beaucoup si ses parens sont lèpreux ou non. Il arrive souvent que lorsqu'une couple de mariés a vécu longtems ensemble, & qu'un des deux est infecté, ils continuent de cohabiter ensemble jusqu'à ce que le mal se montrant au-dehors, ils sont séparés par ordre du Gouvernement, néanmoins l'autre personne reste saine & nette.

On peut être infecté par le simple contact d'un lèpreux: d'autre part, il y a des exemples de pauvres misérables, qui quoiqu'exempts du mal, mais se trouvant abandonnés, sont renfermés dans les hopitaux des lèpreux, où ils mangent, boivent & conversent avec eux, sans être souillés du virus le reste de leur vie (2).

(2) V. Act. de Copenhag. an 1671.

Il est endémique avec le scorbut parmi les Islandois. Ils n'habitent que sur la côte dont une partie est découpée par des criques profonds qui forment par le mélange des eaux douces avec celles de la mer des fortes étangs maritimes, où le poisson est aussi gras qu'abondant : il fait leur principale nourriture, mais ils ne le mangent que lorsqu'ils ont déjà horriblement. Ces insulaires respirent un air humide & très nébuleux, & ils logent dans des huttes demi-souterraines. Il y a aussi dans l'isle beaucoup de lacs (a).

Même régime chez les Groenlandois. Ils sont fort sujets à la gale, suivant l'expression d'Olaus Magnus, laquelle est vraisemblablement un terme générique des affections hideuses de la peau. Ils sont aussi sujets à un scorbut, dont les principaux symptômes sont une certaine stupeur du corps, une œdémacie pâteuse & comme putride avec des taches blanches & bleues : (b) maladie qui semble tenir de la Vitiligue.

La côte de Norwege est encore plus découpée que celle d'Islande par des espèces de canaux, qui recevant les eaux des rivières, qui y sont nombreuses, forment comme des étangs maritimes, remplis de poissons excessivement gras. L'air y est aussi très-épais & nébuleux. C'est principalement dans les

(a) Trans. Phil. n°. III. hist. nat. d'Island. par M. Anderson, & par Mr. Horrobrow.

(b) *Hist. popul. septentr. &c.*

districts de Bergen & de Romsdalen que cet état du sol & de l'air a lieu ; & c'est dans ces districts que l'Eléphantiasis est endémique : Elle attaque ceux qui vivent, le long des côtes, de poissons gras, surtout de foye de merlus. C'est une apparence de gale & de gratelle, ou commune gale scorbutique, qui n'est pas si infecte que celle de l'Orient : car des gens mariés vivent ensemble sans se la communiquer ; mais s'ils ont des enfans, ils en sont infectés, quoique pas toujours. Cette maladie reste longtems dans le corps avant qu'elle fasse irruption au - dehors ; enfin elle se manifeste à la face. Elle offre les mêmes symptomes que celle des isles de Ferroë (c).

La lepre infecte aussi beaucoup de monde dans le Nord de la Hollande, où l'air est très-humide, & la nourriture journalière de poisson (d).

Les montagnes d'Ecosse, encore garnies de bois, & où il y a beaucoup d'eaux stagnantes, produisent aussi une sorte de Lepre tuberculeuse ou une Eléphantiasis médiocre, qu'on y appelle *yaw*, par analogie avec une affection semblable qui est endémique dans la Guinée où elle porte ce nom.

L'agriculture ayant fait les plus grands progrès en Angleterre depuis la révolution,

(c) The Natural hist. of Norway &c. by R. Pontopidan, &c. Part. II. Sect. IX.

(d) *loc. cit.*

cette calamité y a presqu'entièrement cessé. Le Dr. Eade, Médecin à Cambridge, assure qu'il avoit dans le dernier siècle que le fréquent usage du poisson l'occasionnoit (e); & Willis observoit, avec d'autres Ecrivains de cette isle, que la Cornouaille, qui est une forme de presqu'isle, étoit autrefois fort sujette à cette horrible affection, principalement sur la côte, qui n'étoit alors que marécages, où le bas peuple tiroit sa nourriture de la mer (f). Dans ce siècle le Dr. Mead a vu une Vitiligue écailleuse, produite dans un lieu nebuleux & par des alimens indigestes & corrompus (g). Le Necrologe de Londres contient encore quelques cas de Lepre terminée par la mort dans cette ville (h).

L'Allemagne n'est pas totalement délivrée de cette infection: M. Voigt a traité deux Lepreux à Erlang sur le Rednitz. Ils guérirent, l'un dans 40. jours, & l'autre après quatre mois: un des meilleurs remèdes fut le bain tiède (i).

Le midi de l'Europe renferme des contrées infectées du même virus. Les Asturies, province maritime d'Espagne, pleine de montagnes & de forêts, & mal cultivée, sont fort sujettes au scorbut & à une sorte de Lepre. Celle-ci consiste en croutes séches, noirâtres

(e) Medicals Essays abridg. from Transf. &c. T. I. p. 1.

(f) Cap. de Lepra.

(g) Medica Sacra.

(h) The Gentlemans Magazine.

(i) Collect. de disput. morb. &c. ab Haller. T. VI.

& d'une odeur très fétide, à la tête, au bas ventre, aux bras & aux jambes. La peau est gercée & douloureuse. L'éruption se fait sur tout vers l'équinoxe du printems, d'abord par de simples rougeurs avec des aspérités qui se convertissent en croutes; elles tombent dans l'été & laissent des stigmates rouges. Le mal est accompagné d'un tremblement continuel de la tête & de la partie supérieure du tronc, & qui est quelquefois si considérable que les malades peuvent à peine rester debout. Il n'est pas rare de voir survenir des delires fugitifs, ou une certaine stupidité, des érépelles, des fièvres irrégulieres.

M. Thiéri, auteur de cette observation, attribue ce mal à l'extrême humidité du pays, à l'air nébuleux & aux alimens trop aqueux. Quand il est recent, il peut ceder à l'æthiops mineral, l'antimoine crud, le saffran de Mars entremêlés de quelques purgatifs (k).

Mais c'est principalement dans les autres parties du Globe, dans celles sur-tout qui sont asservies à un Gouvernement tyrannique ou trop vicieux, que l'Eléphantiasis joue un grand rôle avec ses alliées les affections lepreuses, & avec ses compagnes les fièvres pestilentiellles: la santé générale ne vas pas avec l'extrême servitude. Sous un despotisme inhumain, les terres sont la plus grande partie incultes & couvertes d'eaux croupis-

(k) Journal de Médecine, May 1755.

santes ; il suffit au peuple , qui n'a point de propriété , de pourvoir à un misérable nécessaire physique : les alimens sont par conséquent peu copieux & malsains : les logemens humides & dans des expositions insalubres. Tel est spécialement l'état affreux dans lequel la Grèce gemit , principalement ses îles : aussi une sorte d'Eléphantiasis qui ressemble fort à la Grosse - Vérole , règne dans les îles de Milo , de Paros & de Candie , parmi le bas peuple (1). Cette dernière île fourmille de lepre & de vitiligue ; on n'y a vû aucun exemple de contagion de ces affections , même par le commerce conjugal ; elles passent seulement des parens aux enfans (m). Les Grecs invoquent dans cette calamité , St. Noirmantin , qu'ils appellent *Καραλωσος* , mot composé de *Καρα* , noir , & de *λωβος* , lepre , ou mal par excellence (n).

Il y a une sorte d'Eléphantiasis dans la Syrie dans laquelle le corps est couvert d'une vilaine gale ; les articulations , surtout les poignets & les chevilles sont défigurées ; il en bourgeonne une chair fongueuse : les jambes ressemblent à celles d'un vieux cheval harrassé & épuisé de fatigues ; l'infection

(1) Tournefort. Voyage au Levant.

(m) M. Peissonnel , ancien Consul en Candie , m'a communiqué ces observations.

(n) Tournefort cit.

que le corps exhale ne le cède qu'à celle des cadavres (o).

Il y a deux hopitaux destinés à cette horrible infirmité à Damas. Edesse dans la Mésopotamie, est renommée pour une source dans laquelle les lepreux se lavent tous les jours en grand nombre, suivant un usage immémorial (p).

La lepre & les affections glandulaires dominent généralement dans la Syrie. On y voit en particulier une affection cutanée qui porte le nom de *Mal d'Alep*, parce qu'elle est plus familière à cette ville. C'est une espèce d'exanthème qui consiste en une tubérosité de la peau d'un pouce de circonférence, d'où suit une serosité qui venant à sécher, forme une croûte; celle-ci venant à tomber, laisse un ulcère ou une cicatrice noire. Le mal paroît plus souvent à la tête & aux extrémités.

Il y a deux autres exanthèmes assez semblables à celui-là. Les étrangers qui vont dans cette ville y essuyent ces indispositions dans l'espace de quelques mois (q).

C'est pourquoi les peuples de cette région évitent de manger de la chair de porc, à cause de ces vices hideux de l'habitude du

(o) Maundrells Journey from Alep to Jerusalem, appendix, lett. 11.

(p) The Natural hist. of Aleppo & p. 282. & a Treatise of the use sea waters & by Russel. p. 3.

(q) Russel cit.

corps auxquels ils font sujets. Le pays favorise infiniment les maladies putrides de toutes les espèces ; il renferme beaucoup de lacs & de mares. La côte est sujette à être submergée par les eaux de la mer, lesquelles en se retirant, laissent des eaux croupissantes & beaucoup de coquillages sur la terre. Le continent souffre souvent des inondations de l'Euphrate & du Tygre, & même des torrens du mont Liban dans les tems pluvieux (r).

L'Elephantiasis est commune en Egypte, où elle afflige surtout les pauvres gens. Les pieds & les cuisses même s'enflent prodigieusement, & tombent enfin en putrefaction corrosive. Le mal provient de l'usage des poissons mols du Nil que l'on mange salés ou demi pourris, de la chair de bœuf & de chameau, d'une espèce de fromage excessivement salé & corrompu, des légumes froids & visqueux, & de la boisson d'eaux stagnantes (s).

Il sévit dans d'autres contrées maritimes de l'Afrique, spécialement dans la Nigritie, où il y en a une espèce appelée *Yaw* : c'est plutôt la grosse verole. Toute l'habitude du corps est hérissée de poireaux ; elle cède à l'usage

(r) Shaw. voy. en Syrie &c. Maundrell cit. Strabon. Lib. XVI.

(s) Præster. Alpin. *Medicina Egypt.* Lib. I. c. 14. Voyez aussi Granger. Voyez en Egypte.

l'usage interne du soufre, de l'antimoine, suivi de la salivation opérée par le mercure, & terminé par les sueurs procurées par les bois propres à cet effet (t).

Nombre de Nègres qui arrivent de cette région dans les Indes Occidentales, sont affligés de l'Elephantiasis, que l'on connoit dans les îles Angloises sous le nom de *joint-civil*, *mal des jointures*. Il paroît d'abord des taches d'une couleur brune cuivreuse sur la face, particulièrement sur le nez; elles s'étendent par degrés jusqu'à ce qu'une grande partie du corps en soit couverte: les ongles se recourbent alors en dedans.

Certaines préparations d'antimoine apportent de grands soulagement dans cette maladie indomptable: le mercure exaspère le mal & irrite les ulcères (u).

Il exerce ses cruautés en Angola, où il porte le nom de *Boast*. Il fait tomber en pourriture le nez, les oreilles, les doigts, les mains & les pieds, & passe d'une jointure à l'autre avec de grandes douleurs (x).

La côte de la Nigritie est, pour la plus grande partie, basse, marécageuse, & revê-

(t) Voyez le mot *Yaw* dans le nouveau Dictionnaire Anglois des arts & des sciences.

(u) Richard Towne. a Treat. of the diseas. most frequent in west-indies &c. le Dr. Douglas m'a dit avoir observé la même maladie parmi les Nègres à la Jamaïque. M. Peissonnel a fait la même observation à la Guadeloupe. *Transf. Phil.* an. 1757.

(x) *Hist. general. des Voyages.* T. XVII. in. 12.

tue de bois ; les brouillards y font fréquens & fétides ; la rosée infecte , les pluies excessives & la terre peu cultivée. La nourriture principale y est de légumes & de poissons qu'on mange cruds , ou séchés au soleil , ou trempés dans l'eau chaude , & toujours pourris : ils font même entrer dans leurs ragouts un peu de poisson pourri. La boisson ordinaire est l'eau ; ils n'usent guère de sel , dont ils reconnoissent néanmoins la nécessité. Leurs logemens , qui sont des cabanes infiniment humides , sont infectés par l'amas de poissons corrompus & par leurs ordures. L'eau qui tombe en rosée & en pluie , cause des ulcères sur la peau & y fait pulluler des vers (y).

Les îles près de l'Afrique ne sont pas exemptes de l'Elephantiasis ; celle de Bourbon y est fort sujette , elle se manifeste par des taches jaunâtres , rougeâtres ou livides , avec deséfaction de la peau ; il paroît ensuite des glandes tumefiées sur l'habitude du corps. Les phalanges des doigts & des orteils prennent une grosseur considérable. Il y a des malades qui ont tant d'ulcères sur le corps , que l'on croiroit que le mal est un cancer universel : les malades périssent sans fièvre. Le sang dans le principe paroît fort beau ; mais dans la suite il prend une couleur verdâtre , & une consistance de gelée corrompue.

(y) *Loc. cit. passim*

La maladie n'est pas contagieuse : le mari même ne la communique point à sa femme ; elle se transmet seulement par la génération ou par la lactation.

On peut à peine procurer quelque soulagement dans cette calamité , & c'est par le moyen des adoucissans (z).

Cette île est en partie revêtue de forets ; elle a des lacs , & c'est près du plus grand que se trouve le quartier le plus peuplé. Le riz ne peut s'y conserver un an ; il se corrompt hors de son épi ; l'air y est très humide : on y mange du gibier , du poisson , &c. (a).

Je suis les voyageurs dans les Indes Orientales , où nous rencontrons encore cette horrible maladie. Le Malabar est inondé toutes les années par de grands fleuves dont les eaux naissent des étangs & des marès. Le peuple s'y nourrit principalement de ris & d'herbes : une loi salubre lui deffend , sous l'emblème de la métamorphose , de manger de la viande , & lui permet seulement certains poissons. Sa boisson ordinaire est l'eau ; les loix politiques du pays seroient encore plus sages , si elles ordonnoient l'usage de quelque liqueur vineuse , avec des logemens plus secs. Ce regime garantit puissamment ces indiens

(z) M. Couzier. Journal de Médecine. Decemb. 1757.

(a) Histoire generale des Voyages.

des maladies putrides (*b*) ; néanmoins le climat leur est si favorable , qu'elles ne peuvent être toutes assoupies. L'Eléphantiasis y pullule ; elle consiste principalement en une enflure d'un pied , plus souvent du gauche : elle vient de naissance & devient si considérable qu'elle empêche de marcher avec une certaine vitesse ; elle est d'une forme si hideuse que le pied ressemble à celui de l'éléphant. Cette hyperfarcose , ou pædartrocace , dégénère à la fin en ulcères rongeurs (*c*).

Goa , qui est une petite île de cette région , formée par la bifurcation d'une grande rivière & par la mer , renferme aussi des lacs. Il y pleut excessivement , ainsi que dans toutes les Indes : une classe des habitans , qui vit dans une affreuse misère , est affligée de la lepre (*d*).

Le Bengale , où les circonstances physiques sont les mêmes que dans le Malabar , engendre aussi des maladies hideuses (*e*). La ville de Islamabad est une tanière infectée de la gale (*f*).

La peau est infiniment affectée par des éruptions & des érosions dans le Royaume de Siam : les cancers , les abcès , les fistules ,

(*b*) Relation des Missions du Tranquebar par les Danois. Bibl. Raison. 1744.

(*c*) Cleyer. *Ephem. Nat. Curios. Dec. II. obs. 13.* Kœmpfer. voyages.

(*d*) Hist. general. des voyages.

(*e*) Lettr. Edif. n. 15.

(*f*) Transact. phil. an. 1762.

font communs ; les éréfipèles y font fi fréquens , que de vingt hommes , dix-neuf en font atteints , & quelquefois dans plus de la moitié du corps. Les terres étant extrêmement basses , elles font submergées tous les ans , par des fleuves & fourmillent ensuite d'infectes. Les maisons font d'un seul étage & situées le long des rivieres , loin de la mer. Les Siamois font presque nuds ; ils mangent du ris & du poisson sec & demi salé , qu'ils aiment plus que le frais ; ils ont même un gout vif pour le poisson pourri , comme pour les œufs couvés , pour les sauterelles , les rats , les lezards & la plûpart des infectes : quant aux animaux de terre , ils n'en mangent que les intestins (*g*).

L'Isle de Sava est infiniment humide ; elle renferme des eaux stagnantes ; aussi les affections cutanées , les dartres , les pustules , la gratelle , la lepre , y pullulent , au rapport de Bontius (*h*). André Cleyer , médecin à Batavia , écrivit à l'Academie des curieux de la nature en 1683 , 54 ans après cet observateur , qu'une forte de lepre régnoit dans l'isle depuis 20 ans. Dans le principe du mal , les lobes des oreilles s'enflent , & ils parviennent dans la suite à une grosseur prodigieuse. Les mains & les pieds se tuméfient aussi tellement que les doigts , quoique enflés ,

(*g*) Hist. general. des voyages , T. XXXIV. in-12.

(*h*) *De Medicina indor. Lib. 1. c. 20.*

sont presque cachés sous des tumeurs affreuses & dures, qui dégénèrent enfin en ulcères rongeurs avec carie.

Les Hollandois s'étant multipliés dans cette île, ils ont referré les natifs & les ont réduits à vivre des alimens les plus faciles à se procurer, tels que les poissons des eaux croupissantes & des bayes, qu'ils mangent demi salé ou puant, & autres denrées grossières & visqueuses dont ils composent leur misérable diète (*i*).

Les îles Moluques engendrent à peu-près les mêmes maladies que l'île de Java, & par les mêmes raisons. Les logemens des natifs sont construits de roseaux; ils sont paresseux: leurs terres sont par conséquent mal cultivées, & les alimens aqueux, foibles, putrides. Le vin leur est malheureusement interdit par la loi Mahometane (*h*); une sorte d'Eléphantiasis vénérienne & endémique chez eux. Les principaux symptômes sont, des poireaux à la face, aux bras, aux cuisses, &c. qui se terminent par des ulcères profonds & calleux. Elle ne vient point du commerce des femmes, mais des qualités infectes de l'air, & des alimens grossiers & visqueux. Si elle est récente, elle ne se guerit pas facilement: si elle est invétérée, elle est fort opiniâtre: elle cède aux

(*i*) *Bont. cit. hist. general. des voyages cit.*

(*h*) *Hist. général. des voyages. T. 31.*

mêmes remèdes que le mal vénérien & d'autres cachexies, au mercure, aux decoctions de gaiac, au becabunga &c. (1) Ce dernier remède prouve qu'il y a de plus dans le pays un scorbut qui a une apparence de l'autre maladie.

En effet ces îles sont affligées d'une maladie qui y est appelée *Berber*, & qui est vraisemblablement un scorbut indolent. Tout le corps s'enfle ; les membres s'affoiblissent & deviennent presque inutiles : le vin des Philippines pris avec du clou de girofle & du gingembre, est un préservatif qui passe pour certain. Les Hollandois attribuent la même vertu au suc de limon (m).

Le Japon a bien des qualités communes avec les îles précédentes, & il est aussi infecté de la lepre, pour laquelle on y a bâti un grand nombre d'hôpitaux. Les insulaires, sur-tout sur la côte, vivent principalement de poissons qui y sont très gras. Celui dont la pêche est la plus cultivée est une sorte de baleine, dont ils mangent & l'huile & la graisse, & la chair & les intestins, & les os mêmes (n).

Passons dans le nouvel hémisphère : nous trouvons dans la partie méridionale les mêmes circonstances physiques qui se trouvent avec l'Eléphantiasis dans les autres parties de

(1) *Bont. cit.*

(m) *Hist. general. des voyages, cit.*

(n) *Kæmpfer & Charlevoix, hist. du Japon.*

la terre : une excessive humidité ; des lacs & des mares ; une vie misérable de ses peuples , avec le même régime.

Il y a des hôpitaux destinés à cette maladie , dans la Capitale de l'isle St. Domingue : on fait que le mal vénérien y étoit endémique. Les insulaires , lors de la découverte de l'isle , étoient d'une complexion foible & phlegmatique , & du caractère le plus indolent ; ils tiennent encore aujourd'hui de ce tempéramment ; leur nourriture principale étoit anciennement le poisson : c'est encore un aliment commun dans la Capitale. Il y a à l'entour de celle-ci des endroits marécageux , & les brouillards y sont fréquens (o).

La Martinique est trop bien cultivée pour produire des maladies putrides chroniques. Cependant le quartier du Fort-Royal , qui est encore marécageux , engendre des affections hideuses de l'habitude du corps. Voyez pag. 10.

Mais la Guadeloupe qui ne jouit pas des mêmes avantages du sol , n'est pas exempte de ces maux. Il y a 25 à 30 ans , disoit M. Peiffonnel en 1748 , d'après la visite générale des lepreux de cette île , qu'il fit avec un de ses confrères , qu'une maladie particulière se manifesta dans plusieurs per-

(o) Hist. general. des voyages , T. 46. Hist. de S. Domingue , par le P. Charlevoix.

sonnes du quartier, dit *la Grande-Terre*. Il paroît d'abord des taches rouges - livides, à la peau des Blancs, & rouges - jaunâtres aux Nègres. La racine du nez s'écrase; cet organe devient mol & les narines s'élargissent. Les oreilles deviennent plus épaisses.

Cette maladie est héréditaire; quoiqu'on ait vû des enfans issus de lepreux être parvenus sains & gaillards à la vieillesse: on dit qu'elle se communique par une longue fréquentation & par une longue connoissance charnelle: néanmoins ces voyes ne sont pas toujours suffisantes, puisque l'on voit des gens mariés communiquer ensemble sans se communiquer le virus dont l'un d'eux est infecté.

Cette virulence indomptable existe aussi dans l'isle de St. Christophle; elle est irritée par les remèdes antivénériens (p).

Ces deux îles renferment des marais & des étangs. La nourriture des Colons est foible, lâche, aqueuse.

Cette maladie règne aussi dans les îles Caraïbes & autres des Indes Occidentales, où les habitans font un grand usage des denrées salées & des poissons: elle fait surtout les Nègres, qui, outre la mauvaise diète, à laquelle ils sont réduits, sont exposés à l'inclémence de l'air & des saisons: elle se développe principalement à la suite

(p) Transf. phil. an. 1757.

des fièvres aiguës, des longues fièvres intermittentes & d'autres infirmités rebelles, & commence par une jambe; elle n'en fait qu'une pour l'ordinaire. Ce membre acquiert un volume prodigieusement gros. On en a fait plusieurs fois l'amputation, mais on a toujours manqué son but, car le mal a constamment pris possession de la jambe restante.

Quelquefois les Blancs, que de malheureuses circonstances ont réduits à des peines peu inférieures à celles des Nègres, ont donné des preuves que cette calamité n'est pas limitée dans une seule couleur, non plus que dans les bornes où Lucrèce la confine (q).

Nous avons vû, p. 32. & 34, que dans certaines contrées d'Afrique & dans quelques isles des Indes où les causes de l'Eléphantiasis sont au dernier degré d'intensité, la grosse Verole est également endémique: elle l'est aussi dans les isles de l'Amérique qui se trouvent entre les Tropiques & qui sont si favorables à l'autre maladie. Ainsi les Caraïbes sont fort sujets à l'Épian, qui est la grosse Verole. „ On prétend, dit le P. Labat,
 „ qu'elle vient de la corruption de l'air & des
 „ alimens aussi bien que du commerce immo-
 „ deré avec les femmes: C'est une espèce
 „ de peste qui se communique aisément,
 „ qui fait d'étranges ravages, & dont il est
 „ rare que ceux qui en sont atteints gueris-
 „ sent jamais parfaitement.

(q) Richard Towne est.

„ Il y a des endroits de la Terre ferme
 „ de l'Amérique, comme Surinam & Barbi-
 „ che où on le prenoit autrefois presqu'en
 „ mettant pied à terre, & sans savoir pour
 „ ainsi dire qu'il y eut des femmes dans le
 „ pays. On dit que depuis que les Hollan-
 „ dois ont desséché les marécages, on n'est
 „ plus si sujet à cette maladie “ (r).

Les Crabes & les poissons font la nourri-
 ture des Caraïbes, ils mangent aussi des in-
 sectes & autres alimens fordides : rarement
 ils boivent du vin ou du tasha. Le Pere du
 Tertre rapporte que le regime fait tomber
 les infulaires dans l'Epian (s)

Les Sauvages des environs du fleuve Mi-
 cissipi sont fort sujets à cette Viruleuse, parce
 qu'outre qu'ils habitent des endroits assez mal-
 sains, ils sont très-libertins (t).

La Jamaïque, quoique bien cultivée, offre
 quelques cas de Lepre ulcerée (u).

Le continent de l'Amérique méridionale
 engendre aussi l'Eléphantiasis, mais d'une
 moindre intensité que celle des isles; il pro-
 duit plus communement la Lepre.

Il y a un canton dans le Paraguai qui
 est le plus souvent submergé par des fleuves :
 il est couvert de bois : les rivieres y sont
 très poissonneuses : les Sauvages y sont su-

(r) Voyage aux isles de l'Amérique, Tom. VI.

(s) Voyage aux isles Antilles.

(t) le P. Labat cit.

jets à une Lepre écailleuse qui leur couvre tout le corps (x).

D'autres Indiens qui habitent sur les fleuves qui vont se rendre au Maragnon, & qui ne se nourrissent que de végétaux & de poissons sont sujets à la même infection.

On trouve parmi les Palicoures une autre nation qui est sujette à une lepre qui flue de temps en temps, & repand une odeur tout à fait insupportable. Tous ces pays sont de vastes marais. Le poisson ne peut s'y conserver qu'après l'avoir fait sécher au soleil; si on l'expose à la lune, ne fut-ce que pendant une nuit, quand même on auroit pris la précaution de le saler, il est le lendemain matin tout rempli de vers (y).

La nourriture commune des habitans de Rio - Janeiro. dans le Bresil, region extrêmement humide, est de la farine de manioc, & du poisson. Les esclaves sont presque tous galeux (z). La partie de ce pays que G. Pison avoit fréquentée n'étoit point fouillée de ces vices hideux; mais les Sauvages faisoient un grand usage des aromates; ils buvoient du vin de palmier, & vivoient de racines & de plantes, rarement de poisson, & encore de l'espèce écaillée (a).

(u) Nat. Hist. of Jamaica by Hans Sloane, &c.

(x) Lettr. Edif. R. xxv.

(y) Ib. R. xxiii.

(z) Journal de l'Abbé de la Caille.

(a) *Medicina Brasl.*

Il y a dans le Perou une Eléphantiasis vénérologique : elle consiste en tubercules , verrues , poireaux ulcérés & carcinomateux , & pustules fordidés qui occupent la face & tout le corps (*b*).

Cartagène est infectée de l'Eléphantiasis ; elle y est si commune qu'un grand hospital qu'on a construit exprès , peut à peine contenir les malheureux qui en sont affligés. Elle ne passe pourtant pas pour contagieuse , puisque ceux-ci viennent dans la ville mendier. Elle se propage des peres aux enfans. La gale y est également très-commune & fort opiniatre.

Cette ville est située dans une petite isle presqu'attachant la Terre-ferme. L'humidité y est au comble. La mer fournit abondamment du poisson , surtout des aloses , qui ne sont pas de bon gout. Cet aliment & le porc sont la nourriture du pays (*c*).

Le Dr. Huxham a vu un Anglois qui avoit été infecté de l'Eléphantiasis à Portobello. Le mercure & les sudorifiques qu'il lui administra accélérèrent sa mort (*d*).

Après avoir parcouru la terre , d'un pôle à l'autre , & dans le vieux & le nouvel hémisphère ; recueillons ce que nous avons trouvé de commun dans les contrées qui engendrent l'Eléphantiasis.

(*b*) Lopez de Gomara , cité par M. Astruc. de *Morb. Vener.* lib. I.

(*c*) Voyag. à l'Amérique par Dom Ulloa , &c. T. I.

(*d*) Trans. Phil. an. 1741.

1°. Elle naît dans tous les lieux qui réunissent deux circonstances ou causes physiques : Une atmosphère surchargée de vapeurs & d'exhalaisons, & une nourriture foible, lâche, aqueuse, putride, surtout de poisson, avec une boisson d'eau simple ou d'un vin foible & mal préparé.

2°. Elle régné principalement, & elle n'est même bien caractérisée que dans les pays maritimes, principalement dans les isles, dans les contrées qui renferment des marais ou des étangs, surtout salés, & sont découpées par des bayes profondes, qui nourrissent des poissons fort gras & huileux. La boisson d'eaux stagnantes relève beaucoup sa virulence. Ainsi les cochons qui vivent dans le borbier sont sujets à la ladrerie, mal inconnu aux cochons Sauvages. Les troupeaux en sont également souillés dans certaines saisons humides. Les poissons eux-mêmes qui se nourrissent dans des eaux stagnantes, en ressentent les mêmes impressions, comme on l'a observé en Norwege (e).

3°. Elle est beaucoup plus grave & plus commune près de l'Equateur que vers le Nord : Sa virulence est au plus haut degré dans les isles situées entre les Tropiques, dont les marais salins remplissent l'air d'exhalaisons plus infectes. C'est pourquoi elle est accompagnée des autres affections sordi-

(e) *Comment. de Rob. in Scient. Nat. & Med. gest. &c.*
Vol. XI.

des de l'habitude du corps, & dans les latitudes meridionales, des fievres pestilentielles. En effet les premieres maladies aiment les climats fort humides: c'est pour cette raison que ce cancer est plus commun dans l'Asie meridionale qu'en Europe: & en Provence plus dans les contrées humides que dans celles qui sont sèches.

4°. Dans les regions chaudes, les extremités du corps, les mains, & les jambes surtout sont principalement affectées par l'Éléphantiasis & d'une maniere épouvantable: dans le nouveau monde ce sont spécialement les jambes qui en font le siege: dans le Nord elle est répandue sur toute l'habitude du corps sous la forme de croutes & de tubercules.

5°. Il n'y a aucun exemple exactement circonstancié & vu par des Observateurs qui constate la contagion de cette maladie. Si quelques Ecrivains la croient c'est sur le rapport du public; ils reconnoissent par leur propre autopsie que même le commerce charnel ne la communique point. Les Observateurs qui ont vû pendant longtems cette calamité attestent, qu'elle ne se transmet que par la génération & peut-être par la lactation, encore faut-il qu'elle soit à un haut degré. Les cas que j'ai vûs & que j'ai décrits, & ceux qu'offroit, il y a quelques années, la contrée de Martegues, deposent en faveur de ce sentiment, qui paroît une vérité démontrée.

6°. Cette maladie n'est capable que de sou-

lagement, & c'est par le moyen des adoucissans & des bains tièdes; le soufre, les antimoniaux, & le cinnabre ne lui sont pas contraires: mais le mercure & généralement les remèdes chauds sont pernicious.

7°. Elle est du genre putride. Mais comme l'idée de putrefaction est trop vague, je la réserve dans de certaines limites. Je distingue deux sortes de putrefaction; l'une est la dissolution générale des substances végétales & animales avec infection: l'autre en est une corrosion successive également infecte. La première comprend les fièvres putrides, pestilentielles, &c. la dysenterie, & autres maladies aiguës: la seconde renferme les cancers & les ulcères rongeurs, les écrouelles, la lèpre, l'éléphantiasis, la grosse vérole, & quelques autres maladies chroniques.

Les alimens d'une qualité putride contribuant beaucoup à la production de l'Éléphantiasis; j'ai fait quelques expériences sur la putrefaction, principalement sur celle du poisson.

Le 23. Février 1761. je pris trois tasses de terre égales: je mis dans la première deux onces de chair de mouton & une once de sel marin; & dans la seconde & la troisième la même quantité de chair de poisson, en ajoutant une once de ce même sel à la dernière: je les remplis ensuite d'eau. Trente heures après, la première tasse puoit un peu, la seconde avoit une odeur forte de poisson, & la troisième de poisson salé. Dans 45. heures

les deux premières tasses étoient dans le même état ; la troisième exhaloit une odeur fétide pénétrante. Au bout de 60. heures, l'évaporation de la troisième tasse étoit la plus grande. Je réitérai cette expérience à la fin de Février 1765, & avec les mêmes succès, excepté qu'il n'y eut point de différence sensible dans l'évaporation des trois tasses.

Le 5. Juin 1759, à 9. heures du matin, je remplis trois tasses égales, les deux premières de bouillon de poulet, en ajoutant une bonne pincée de sel dans la première, & la troisième de bouillon de mouton. Celle-ci puoit un peu 27. heures après : les deux autres ne sentirent mauvais que dans 50. heures, & la première plus que la seconde : la graisse que j'enlevai de la troisième tasse n'étoit pas encore fétide.

Le sel marin, employé en petite quantité, accélère non seulement & aiguise la putréfaction des substances animales, comme l'on fait d'après le Dr. Pringle, mais encore il y fait dégénérer plutôt les substances végétales en les empêchant de fermenter. Le 7. Juin 1759. je remplis trois tasses égales de crème d'une espèce d'orge *hordeum distyichum* : je mis une pincée de sel dans la première, & une pincée de sucre dans la seconde. Trois autres tasses égales à celles-là furent également remplies de crèmes de ris, en dissolvant aussi dans la première une pincée de sel, & autant de sucre dans la seconde.

Le 10. à 10. heures du matin, la premiere tasse de crème d'orge exhaloit une odeur forte, la troisieme sentoit moins, & la seconde étoit encore plus foible. Les crèmes de ris avoient une odeur moins forte, la premiere sentant peu, la seconde un peu moins, & la troisieme point du tout; celle-ci paroissoit cependant un peu jaunatre, la seconde l'étoit moins, & la premiere n'avoit presque pas changé de couleur.

Le 11. la troisieme tasse d'orge étoit rance, la seconde sentoit le vinaigre, la premiere avoit une odeur forte.

Le même jour je réiterai la même expérience sur de la nouvelle crème de ris. Le 14. la premiere tasse exhaloit une odeur forte, la seconde sentoit le lait aigri; cette odeur étoit encore plus marquée dans la troisieme.

Il suit de ces essais 1°. que les animaux terrestres qui se font le plus exercés, pourrissent le plus vite & le plus fortement, comme l'on fait, & que les poissons se corrompent encore plutôt & plus horriblement: vraisemblablement parce que faisant beaucoup plus de mouvement & employant beaucoup plus de force à se mouvoir dans un milieu plus dense, leurs sucs sont plus battus, plus atténués, deviennent par là plus huileux que graisseux ou plus liquides, & plus capables de dissolution putride. Aussi les poissons ont-ils une forte odeur de marée, & se convertissent plutôt en phosphore.

2°. Que le sel accélère & aiguise la putréfaction, comme l'avoient prouvé les expériences de M. Pringle : nous voyons tous les jours, que l'eau dans laquelle on fait macérer du poisson salé dans les boutiques pourrit horriblement dans l'espace de 24. heures en été.

3°. Que les poissons d'eau douce, courante & pure, doivent être moins enclins à la putréfaction que ceux de mer, à raison du défaut de sel & de la moindre gravité spécifique du liquide où ils vivent ; mais la propension à la putridité doit être la plus grande dans les poissons des eaux stagnantes, de celles surtout qui sont un peu salées.

4°. Que le sel, s'il n'augmente pas l'évaporation de l'eau corrompue, ne la retarde pas. Par conséquent l'eau de mer qui croupit dans des criques ou dans des bayes profondes, & celle des étangs maritimes doivent contracter la plus haute putréfaction, & charger l'atmosphère de la plus grande quantité d'exhalaisons les plus putrides : Lancisi avoit observé que le mélange des eaux salées avec les eaux douces donne lieu à une plus grande corruption (f) : aussi ces sortes de contrées sont souvent enveloppées de brouillards épais & infects, ainsi que nous le voyons sur l'étang de Martegues, & dans les plages marécageuses de Fréjals, d'Hieres & de la Napoule & Provence. Il n'est donc pas surpris

(f) *De Nexis Paludum Effluvia.*

nant que ces fortes de lieux dont ce terrain est bourbeux & formé par la corruption des animaux & des végétaux, & l'atmosphère cadavreuse, engendrent tant de maladies de la plus pernicieuse putridité, spécialement le charbon, qui est encore assez fréquent dans cette province, & l'éléphantiasis, quand le régime favorisoit l'action de ces qualités de l'air.

5°. Que le sucre, employé même en petite quantité, conserve les substances végétales, & les fait ensuite tomber en fermentation, état opposé à la putréfaction (g).

J'observe à Marseille, que les Religieux qui sont adstreints à la diète maigre, & qui vivent principalement de poisson, quoique de la meilleure qualité, ont le sang moins ferme, & dont le caillot est peu ferme & très rouge: tel est, à peu près, celui que l'on tire dans certaines fièvres putrides. La lymphe du sang de cette qualité est donc plus lâche & plus portée à la dissolution. Les poissons fort gras, mous & point écailleux, tels que la plupart de ceux des eaux stagnantes, doivent produire encore un plus grand relachement dans le tissu organique de ce fluide: aussi a-t-on observé que les pêcheurs qui habitent dans les contrées trop humides sont sujets à des ulcères aux jambes très opiniâtres.

La nourriture de poisson diminue aussi la

(g) V. Pringle upon Septic and Antiseptic subst. p. 347. seconde édit.

transpiration, que l'on fait être si putride (b). Une atmosphère surchargée de vapeurs & d'exhalaisons contribue puissamment au même effet (i), ainsi qu'au relâchement des solides & du tissu du sang. C'est pourquoi le trop grand usage de cet aliment en Angleterre & en Hollande, régions trop humides, cause des sueurs fétides, la soif, le scorbut, les affections cutanées (k). Ces effets ont même lieu dans certaines régions fort chaudes; Rhazès écrivoit à Bagdad dans le IX. siècle sur la cause de la soif que produit cette nourriture (l). J'observe à Marseille que les Pêcheurs sont plus sujets aux sueurs fétides dans les fièvres. Aussi le poisson étoit fort décrié anciennement en Provence, où un vieux proverbe porte que *le poisson fait devenir ladre*.

La chair de poisson n'étant pas pourvue d'une certaine quantité d'esprits & d'air élastique & manquant du degré requis de ténacité mucilagineuse; au lieu d'un suc nerveux, élastique, tonique, elle fournit un chyle aqueux, lâche, foible, qui ne sauroit résister à l'action vive des solides, & qui cède facilement à la dissolution putride: elle doit donc disposer à l'engourdissement, à la stupidité,

(b) *Sanctor. stat. Sect. 3. n°. XLIV. &c.*

(i) *Ibid. Sect. 2. n°. VIII.*

(k) *Huxham de Morb. epid. Plymouth. fact. &c. Chæfæ de Sanit. tuend.*

(l) *Biblioth. Arabo-Hispanic. T. I.*

à la dissolution putride corrosive ; elle est donc propre à produire les symptomes caractéristiques de l'Eléphantiasis , la stupeur du sentiment & la corrosion des solides.

Le porc & les oiseaux aquatiques produisent les mêmes effets , & , à peu près , par les mêmes raisons (*m*). Mais dans un climat sec & temperé , comme l'est devenu celui de la plus grande partie de l'Europe , la diète de ces sortes de viandes n'est plus insalubre , parce que la transpiration est abondante , & que le corps attire un esprit vital dans un fluide très élastique. Ainsi dans la basse Provence on mange impunément du poisson , qui y est d'ailleurs de la meilleure qualité ; les pêcheurs n'y connoissent point d'autre aliment , & n'en ressentent aucune incommodité. Il est vrai que l'usage journalier du vin contribue puissamment à en prévenir les mauvais effets : Cette boisson riche en esprits actifs , diapnoïques , & antiseptiques , en est le véritable antidote : de là vient le proverbe , *pisce sine vino venenum*. Les autres assaisonnemens , l'oignon , l'ail , le porreau , le feleri , &c. dont on fait un si grand usage , ne concourent pas avec moins d'efficacité à rendre ce regime salubre , en entretenant aussi la gaité avec la transpiration & en s'opposant à la putréfaction. Le sucre , qui est devenu commun , prémunit également

(*m*) *Sanctor. stat. Sect. 3. n°. XXII. XXIV. & Sect. 7. n°. XXXI.*

les humeurs contre cette pernicioſe dégénéreſcence.

Une des plus puiffantes cauſes & des plus ordinaires, qui, en arrêtant la tranſpiration, donnent lieu à la diſſolution acrimonieuſe des humeurs, c'eſt la frayeur & les paſſions trilles (n). Auſſi le peuple de Martegues s'accorde-t-il à attribuer la Ladrerie à cette première cauſe. C'eſt encore une autre raiſon pour laquelle le bas peuple, dont l'eſprit eſt ſi abbattu, principalement dans les Etats deſpotiques, tombe facilement dans cette calamité, lorſque les circonſtances phyſiques la favorifent.

Les Anciens, Archigenes, Aetius, Aretæe, Galien, ſupçonnoient que l'intérieur du corps dans l'Eléphantiaſis eſt plein de tubercules ou durillons ainſi qu'il l'eſt à l'extérieur; ils étoient conduits par une autre analogie dans ce ſentiment: ils trouvoient quelquefois les victimes cacochymes, c'étoient pour l'ordinaire des cochons, remplies de ces fortes de durillons. L'ouverture des cadavres des perſonnes mortes de cette maladie montre en effet le foye entrelardé de tubercules durs ou pierreux; le meſentère rempli de groſſes glandes dures & pleines d'une forte de ſuif épais; les glandes conglobées deſſéchées; & généralement les viſcères, le poumon, le foye, le pancreas, deſſéchés auſſi ou corrompus (o).

(n) *Sanct. ibid.*

(o) *Sepulcret. Bonnet.*

Dans l'état du mal le sang est converti en une gelée mollasse & livide, laquelle contient une sanie rougeatre; les Anciens n'ignoroient pas cette alteration de ce liquide.

Le virus éléphantiaque siege principalement dans les extrémités du corps, ou commence par là son action corrosive, ainsi que fait le suc fourni par l'usage du pain de seigle ou de bled ergotés & généralement de grains corrompus (*p*). Si la boisson d'eaux stagnantes compose le regime avec cette sorte d'alimens ou avec les poissons trop gras, les os des membres se carient. Si cette diète est favorisée de quelqu'heureuse circonstance, seulement les doigts s'engourdissent ou pèlent, comme il est arrivé en 1762. à une famille de Witigham en Angleterre (*q*), ou les symptomes de l'Eléphantiasis sont moins violens, & ne donnent qu'une apparence de lepre, comme on l'observe dans le Nord, où la putréfaction est moins active par le défaut de chaleur.

Ce virus attaque spécialement les humeurs sebacées & mucilagineuses & le suc nerveux: la stupeur, les poireaux, les ulcères calleux, la carie, en font la preuve; c'est pourquoi la maladie est chronique, & finit, pour l'ordinaire, par la fièvre lente, & toujours par le marasme.

(*p*) Acad. Roy. d. sc. an. 1750. Mem. présent. à l'Acad. R. d. sc. T. 2.

(*q*) Transact. Phil. an. 1763.

Les causes externes & la nature sensible de l'Eléphantiasis étant développées & déterminées par les observations & les expériences précédentes ; nous remonterons à présent au premier âge du genre humain, pour en tracer l'histoire, en appréciant sur ces notions les monumens de cette affreuse calamité qui nous restent épars dans les Ecrivains.

La terre au commencement étoit revêtue de bois & d'herbes touffues ; elle étoit encore excessivement humide, parce qu'elle étoit encore imbibée des eaux dans le sein desquelles elle s'étoit formée. Les contrées les plus basses, les plages maritimes, les isles, tenant encore de l'élément, qui, en se retirant, les avoient laissées à découvert, elles n'étoient que fanges, mares, lacs ou étangs. Les premiers hommes tiroient leur nourriture, moins de la culture trop pénible des champs, que des fruits sauvages & du produit de la chasse, & de la pêche que la nature fertile leur présentoit en abondance : c'étoit, dans les endroits bas, du gibier aquatique & du poisson. Des cabanes construites de simples branchages étoient tout ce que l'art leur fournissoit de plus propre pour garantir leurs corps demi-nuds des injures de l'air (r). Telles

(r) *Quod sol, atque imbrēs dederant, quod terra creārat
Sponte suā, satis id placabat pectora donum.*

& fructices inter conlebant squalida membra.

LUCRÉTI.

étoient les terres du nouvel hémisphère lors de sa découverte : telle étoit l'œconomie agreste de ses habitans ; ils étoient affligés de maladies hideuses de la peau , spécialement de l'Eléphantiasis : les premières peuplades du vieux continent durent être soumises aux mêmes infirmités ; mêmes circonstances de part & d'autre , mêmes causes que les observations que nous venons de faire sur tout le Globe démontrent d'ailleurs être celles de ces maux affreux.

C'est sans doute à cause que la terre favorisoit si fort les maladies putrides dans les premiers temps , que les Législateurs défendirent l'usage de la viande dans nombre de régions chaudes (s). Pythagore puisa ce précepte chez les Egyptiens (t).

La côte maritime de l'Asie mineure & la basse Egypte ont passé de tout temps pour le sol natal de l'Eléphantiasis ; & en général les Anciens ont reconnu cette horrible influence des bords maritimes , qui , avant la parfaite culture des terres , étoient la plûpart des plages formées par une fange corrompue : aussi envoioient - ils les malheureux qui étoient affligés de cette maladie dans l'intérieur de la terre-ferme (u).

(s) *Sylvestres homines sacer interpretæque Deorum.
Cælibus & fædo victu deterruit Orpheus.*

H O R A T.

(t) Bruker cit.

(u) Cæl. Aurelian. Aret. Actius , &c.

La basse Egypte en fut toujours si généralement infectée que l'on crut anciennement dans l'Europe qu'elle avoit seule le triste privilège d'en être la patrie.

*Est Elephas morbus qui propter flumina Nilis
gignitur, Egypto in mediâ, præterea nusquam.*

LUCRET.

Cette region est une terre nouvelle formée par les atterrissemens du Nil, qui par ses vastes inondations annuelles y laisse de plus, des étangs & des mares. Elle étoit dans les anciens tems encore plus humide & plus marécageuse : dans le siècle de Menès, premier Roi d'Egypte, tout le pays, excepté la Thébaïde, n'étoit qu'un marais : le Delta étoit encore un étang avant que Joseph y fit creuser des canaux pour le dessécher : le Roi Anyfis se retira dans les marécages ; ce fut aussi la retraite de Psammitique. Amyrthée régna dans les terrains fangeux du tems d'Artaxerxes (x). Dans le siècle d'Alexandre le Phare étoit à une certaine distance du continent (y), qui étoit encore rempli de sel & même de coquillages dans l'âge de Tibere (z). Dans ce même âge le pays étoit en bonne partie pleins de lacs & de marais,

(x) Herodot. *hist. lib. 2.* Strabon. *lib. 1. V.* d'autres autorités dans l'*hist. univers. d'une compagnie de gens de lettr.* traduit de l'Angl. T. 1. p. 322 - 494.

(y) Plutarq. *vie d'Alexandre.*

(z) Strabon. & Plutarq. *cit.*

dont quelques uns étoient falés ou amers. La ville d'Alexandrie avoit un port sur un grand lac, sur lequel étoient batties quelques villes (a). L'air étoit très nebuleux & pesant dans le continent; &, durant les ardeurs de l'été, les endroits marécageux se desséchant, il étoit surchargé d'exhalaisons & de vapeurs infectes (b): l'humidité étoit même si excessive qu'elle émouffoit l'odeur des plantes (c).

Le pain des Egyptiens étoit fort glutineux; il étoit fait de speautre, & de racine de lotus dans les lieux marécageux. Ils mangeoient aussi de la farine bouillie, des feuilles de papyrus, & d'une certaine espèce de jonc. Les cailles & les canards étoient servis journellement à leurs tables; les oiseaux aquatiques, surabondants en effet dans les pays de lacs & d'étangs. Un de leurs alimens communs étoit le poisson, frais, salé, séché au soleil, ou demi crud, qu'ils tiroient principalement des eaux croupissantes: bien des gens ne connoissoient pas d'autre nourriture. Ils mangeoient aussi des limaçons de mer & d'autres mets grossiers, quoiqu'ils s'abstinissent de la chair de cochon. Le Nil leur fournissoit la boisson ordinaire, qu'ils puisoient aussi dans les mares; ils faisoient néanmoins

(a) Strabon. *lib. XVII.*

(b) Ibid. Galen. *ad Glaucan. lib. 2. cap. 10.*

(c) Theophrast. *de caus. plant. lib. 6. Plin. hist. nat. lib. 21. cap. 11.*

usage de la biere. Ils manquoient d'arbres qui pussent donner des fruits salubres (*d*).

Ce mauvais regime , joint à une vie oisive , les obligeoit d'employer trois jours , tous les mois , à prendre des clysteres & des vomitifs.

Mais les Prêtres , qui possedoient les connoissances utiles , s'étoient fait un précepte diétetique de s'abstenir du poisson , même du sel , & généralement des productions de la mer , élément qu'ils avoient en horreur. Ils connoissoient la salubrité du vin , dont ils se permettoient l'usage (*e*). Pythagore apprit d'eux le regime qu'il observa regulierement.

Les causes propres de l'Eléphantiasis existant ainsi au plus haut degré & dès l'antiquité la plus reculée dans la Basse-Egypte , elle dût s'y faire sentir le plus cruellement même aux premieres peuplades : Pharaon ne fut donc pas le premier qui en fut affligé par la vengeance divine , comme le raconte Eustathe (*f*).

Les Hebreux arrivés dans cette region , en occuperent le pays de Goshen , lequel étoit situé , ou dans la bifurcation du Nil , suivant les Septante , ou entre le Nil & la mer rouge , comme le pense Joseph (*g*).

(*d*) Herodot. cit. Diodor. lib. 1. cap. 22. Strabon. cit. Athenée lib. 1. p. 33. Galen. cit.

(*e*) loc. cit. Plutarq. Sympos. lib. 14. Quæst. 7. lib. 7. Quæst. 10. lib. VIII. Quæst. VIII. &c. Herodot. cit.

(*f*) Cité par M. Petit dans ses Comment. sur Aretæe.

(*g*) Hist. univers. d'une Compagn. de gens de lettr. cit. T. I. p. 161.

Apion prétend qu'ils habitoient la partie de la côte qui n'avoit point de port, & qu'il appelle *plage ignominieuse* (*h*), laquelle étoit en effet très pernicieuse, ainsi qu'elle l'est encore aujourd'hui. Il conſte au moins que ce peuple vécut la plus grande partie dans les plaines arrosées par le Nil & dans la fange, puisqu'ils furent employés à creuser des canaux & des fossés, & que lors de leur sortie d'Egypte ils se rendirent de toutes les parties de cette region dans la terre de Goshen, où étoit le rendez-vous général, & qui n'auroit pas été suffisante pour entretenir plus de quatre millions de personnes auxquels ils se montoient (*i*). Leur principale nourriture avoit été le poisson (*k*), & des mets insalubres qui composent la diète des gens misérables.

Ce malheureux peuple fut par conséquent infecté de l'Eléphantiasis : aussi les Historiens les plus anciens rapportent qu'il fut chassé de ce pays pour ce sujet : Manethon, de race Egyptienne, qui avoit écrit l'histoire de la religion de ses peres d'après leurs livres sacrés, le dit expressement, & il ajoute que ce fut pour prévenir cette horrible défédation du corps, que le législateur des Israélites, Moïse, leur défendit de manger de la chair de porc, qui est sujet à ce mal (*l*).

(*h*) Joseph contre Apion. liv. 9.

(*i*) Nomb. ch. XI. n°. 5.

(*k*) Joseph. cit. (*l*) *Ibid.*

Lysimaque & d'autres Ecrivains racontent la même histoire (*m*) ; Plutarque, Justin, Tacite, la repetent aussi. Et si ce prétexte est faux, puisque Moïse donne une autre raison de cette sortie, que Joseph regarde ce conte de Manethon comme fabuleux (*m*^{*}), & que même d'autres Historiens en accusent la diversité du culte religieux (*n*) ; ce bruit universellement repandu chez toutes les nations prouve au moins que cette calamité affligeoit entierement ce peuple dans cet esclavage : ce que Joseph lui-même ne nie point, puisqu'il prétend que la plûpart des lèpreux périrent dans les carrieres & dans les combats

(*m*) Il y avoit 600000. combattans depuis l'âge de 20. ans jusqu'à celui de 60. parmi les Israélites à leur sortie d'Égypte suivant les livres sacrés. Par divers denombrements qu'on a faits, il compte qu'il y a autant de vivans au-dessous de l'âge de 16. qu'au dessus ; ajouté un huitieme pour les personnes entre cet âge & celui de 20, & autant à peu près pour celles au-dessous de 60 ; il resulte que le nombre des combattans n'étoit que le quart des mâles, & que la somme de ceux-ci étoit par conséquent de deux millions quatre cent mille ; & en doublant cette somme à raison d'un nombre égal de femmes ; on aura 4. millions 8. cent mille personnes qui composoient le nombre des Israélites.

Je remarque en passant que si ce nombre étoit tel, ce peuple devoit avoir vécu plus de 215. ans en Égypte, comme il est rapporté : car en doublant la population à chaque génération, qui est de 32. ans, on a une progression dont la raison est double, & qui a sept termes, dont le premier est 140, nombre des personnes qui vinrent dans cette region avec Jacob. Or par le calcul on trouve un nombre bien au-dessous de celui de 4800000.

(*m*^{*}) *Id.* antiq. Judaïq. liv. 2.

(*n*) *Diodor.* fragm. liv. XXXIV. & XL.

que les Hebreux eurent à donner depuis leur sortie de cette terre insalubre (o). Les eaux des lacs, dont quelques uns étoient salés, qu'ils furent obligés de boire quelquefois dans leur course errante (p), ne contribua pas peu à entretenir ces maladies parmi eux.

La vitiligue, spécialement la blanche, devoit leur être la plus familiere même en Egypte, puisque Dieu, dans les conversations qu'il eut avec Moïse dans le pays de Madian, lui frappa la main de cette affection pour le moment, entre autres signes manifestes qu'il lui donna de sa mission (q), & qu'elle est la plus fréquemment mentionnée dans la Bible.

Les Egyptiens n'étoient pas exempts de ces hideuses maladies. Ce fait n'étoit pas ignoré des Romains, puis qu'outre le vieux témoignage de Lucrèce rapporté ci-dessus, il nous reste encore celui de Celse (r), de Galien (s), de Plin (t), de Marcellus l'Empyrique (u), &c. qui ont même décrit l'Eléphantiasis de cette region, & d'où je tire les traits ou les nuances qui la différencient du type général.

La

(o) Joseph. contr. Apion. liv. 1.

(p) Les Nomb.

(q) Exod. chap. IV. n. 6.

(r) *De Medicin. lib. III. cap. XII.*

(s) *De caus. Morbor. c. 7.*

(t) *Hist. Nat. lib. XXXVI.*

(u) *De Elephant.*

La défédation du corps est si horrible dans cette maladie, qu'il n'y a point de sorte de mort qui ne soit à préférer. Elle commence par la face : il vient sur le nez une espèce de lentille. Le mal prenant des forces, il se répand sur toute l'habitude du corps. La peau noircit enfin dans la dernière période. Les doigts, les mains, les jambes, les pieds se tuméfient d'une manière si énorme que les doigts & les orteils, quoique grossis, disparaissent sous l'enflure de ces membres.

Cette maladie avoit peu dégénéré du tems de Prosper Alpin p. 32. 33. Cet observateur, qui l'avoit vue longtems dans le pays, ne rapporte pas qu'elle fut contagieuse : Celle qu'en dit rien non plus.

Le Naturaliste Romain fait encore mention de l'Eléphantiasis blanche, *Elephantia alba* (x), qui est la vitiligue blanche, que nous venons de remarquer, & avoir dû être commune dans cette region.

Il y régnoit aussi une espèce de mal venérien, puisque Lysimaque raconte que les Hebreux furent affligés d'ulcères aux aines le sixième jour de leur départ, que la violence du mal les obligea de séjourner le septième jour, & que ce fut pour cette raison que ce jour fut appelé *Sabbat*, du nom Egyptien *Sabbatosis*, qui signifie *maladie des aines*, Βεβρωσις αἰγος : il est vrai que Joseph re-

(x) *Lib. XXV. cap. VI.*

marque que les mots *Sabbo* & *Sabbatosis* diffé-
 férent beaucoup ; que celui-ci signifie *repos* ,
 & l'autre *maladie des aines* chez les Egyp-
 tiens (y) ; d'ailleurs les livres sacrés don-
 nent formellement une autre raison de ce
 repos : mais quoique cette raison prouve que
 Lyfimaque se trompe dans son interpreta-
 tion , la critique de Joseph confirme néan-
 moins la réalité de ce mal dans cette épo-
 que , où ses causes physiques se trouvoient
 les mêmes dans ce climat que dans le nouvel
 hémisphère , dans certaines contrées d'Afrique ,
 & dans quelques isles des Indes. V. p. 32-
 36. &c. ; il se formoit indépendamment d'un
 commerce impur. Les loix œconomiques éta-
 blies dans l'Orient , au sujet des gonorrhées ,
 qui étoient fort communes , & du commerce
 des femmes , prouvent aussi que ces mala-
 dies des organes génitaux & des aines , qui
 ont une si étroite correspondance avec eux ,
 étoient réellement veneriennes. Les humeurs
 sebacées , mucilagineuses & féminales étoient
 en effet sujettes à une telle dégénération ,
 par l'humidité & la putridité de l'air & du
 regime , qu'elles acqueroient une acrimonie
 rongeante & délétère : c'est pourquoi les Lé-
 gislateurs ordonnerent la circoncision dans
 cette partie du monde : elle prévenoit en
 particulier des tumeurs malignes , qui , sui-

(y) Joseph. contre Apion. liv. 2.

vant l'expression de Philon, naissoient sur le gland à l'abri du prépuce (z).

Les Hebreux dans cette même époque étoient généralement affligés des affections lepreuses : les loix œconomiques très détaillées inferées dans leur code (a), en font la preuve authentique.

Ils étoient principalement sujets à la Vitiligue blanche, ou Leuce : car lorsque les livres sacrés spécifient quelques cas de *lepre*, ils rapportent que le corps de la personne qui en étoit travaillée, étoit blanc, & ils comparent cette blancheur à celle de la neige. Les Septante expriment même ce vice de la peau par le mot *χιάν*, *neige* (b).

Il paroissoit sur la peau des taches de diverses couleurs, pour l'ordinaire blanches ou luisantes ; les cheveux & les poils blanchissoient aussi. Il survenoit quelquefois des sortes de cicatrices, de meurtrissures, de brûlures ou des pustules. Si les parties ainsi affectées se deprimoiént ou s'enfonçoient au dessous du niveau du reste de la peau, on séparoit les lepreux de la société ; mais on les y laissoit, si elles restoient dans leur niveau, ou si la chair de ces parties étoit vive, parce qu'alors l'impureté étoit visible.

Quand le corps étoit couvert de la tête jusqu'aux pieds d'une efflorescence blanche,

(z) *De Circumcisione.*

(a) *Levitiq. ch. XIII. les Rois. Paralip. &c.*

(b) *Exod. ch. IV. n°. 6. Levit. Nomb. &c. les Rois.*

le mal n'étoit pas infect : il l'étoit , si en même tems la chair étoit vive ; la lepre perdoit encore sa qualité contagieuse , si la chair devenoit blanche.

La peau étoit aussi rongée par des ulcères , qui se cicatrifioient pourtant. Si la cicatrice prenoit une couleur blanche ou roussâtre & qu'elle s'enfonçat au-dessous du niveau de la peau , & que les cheveux blanchissent , la lepre renaissoit , & elle étoit jugée infecte : mais si la peau ne se déprimoit pas & que la couleur des cheveux ne changeat point , elle n'étoit point réputée impure : elle l'étoit , si les cheveux étant tombés , la tête ou le front étoient fouillés de la vitiligue blanche.

Il semble , par cette description , que la lepre qui étoit jugée contagieuse , étoit proprement une sorte de Gale ou de dartres humides , ou une affection ulcèreuse , ou étoit jointe à ces vices. La simple vitiligue n'étoit pas infecte : elle étoit même quelquefois utile (c). Nous voyons encore de nos jours de grandes plaques blanchâtres , couvrir les mains & les bras de certaines personnes , qui jouissent d'ailleurs d'une bonne santé.

La séparation des malheureux qui étoient affligés de ces sortes de maladies de la peau & de l'habitude du corps , étoit un autre

(c) Hippocrat. *lib. de nutrît.*

moyen de s'affurer de leur nature. Si au bout de sept jours de retraite, les cicatrices ou les taches étoient plus obscures & n'avoient pas crû, le mal n'étoit pas la vraie lepre, & ces personnes rentroient dans la société : au contraire on les excluait du camp, si elles avoient augmenté, & elles restoit dans cet exil autant de tems que le Prêtre le jugeoit nécessaire, & quelquefois le reste de leur vie.

Les diverses espèces de lepre, la blanche surtout ou la Leuce, & l'Eléphantiasis se perpétuerent dans la Palestine (*d*) : les contrées circonvoisines n'en furent pas exemptes. L'exemple le plus ancien de cette dernière maladie qui nous ait été transmis, est celui de Job : si ce n'est qu'un apologue, il prouve du moins qu'elle étoit connue dans cette partie de l'Orient, dès les premiers siècles de l'histoire. Cet illustre personnage demouroit dans la contrée d'*Hus*, aujourd'hui *Orfa*, dans la Mésopotamie de Syrie. Son corps étoit couvert d'ulcères remplis de vers & d'où découloit une humeur ichoreuse, & il se consumoit & se desséchoit : la peau étoit noire & collée sur les os ; le souffle puant, le visage enflé & d'un aspect affreux, les entrailles étoient dévorées par un feu ardent ; il étoit couché par terre hors de la ville,

(*d*) Joseph. Antiquit. Judaiq. Liv. 9. Evangile de S. Luc Ch. IV. &c.

séparé du reste des hommes, & abandonné de sa famille (e).

L'affection ulcèreuse du mendiant Lazare ne paroît pas différente de celle-là (f). Un autre cas mémorable, est celui de Naaman, Syrien, Général d'armée. Il étoit affligé de la Vitiligue blanche ou Leuce, puisqu'il est dit que le Prophète Elisée l'en délivra, pour la faire passer à un de ses envoyés, qui en devint blanc comme la neige (g).

La Syrie, spécialement la Phenicie, étoit en effet très féconde en ces sortes de maladies, notamment en Eléphantiasis, comme il a été remarqué, p. 4. not. c. Cette région étoit pleine de lacs & d'étangs, dont les uns étoient salés ou bitumineux, les autres corrompus, & la plupart fort poissonneux; un grand nombre de villes étoient bâties sur leurs bords (h).

Comme tout se fait par nuances dans la nature, il y avoit aussi dans cette région une espèce de lepre très superficielle: c'étoit une certaine rudesse de la peau, formée par des écailles grandes comme des coffes de pois & avec demangeaison (i).

Toutes les nations de l'Orient ne furent cependant pas dans l'usage de reléguer les le-

(e) Livre de Job, Ch. II. trad. des septante.

(f) Evang. de S. Luc Ch. XVI.

(g) Liv. IV. des Rois, Ch. V.

(h) Strabon. lib. 16. Jul. Solin. *Polybist.* cap. 37.

(i) Archigenes dans *Ætius*.

preux hors des villes & de la société; il y en avoient même qui les regardoient avec vénération, les admettoient aux premières dignités, & ne leur refusoient pas l'entrée des temples (*k*), & même chez les Juifs, ils ne furent pas si sévèrement reclus, qu'ils ne fréquentassent les villes, du moins dans certaines occasions, puisqu'ils s'approchoient de Jésus-Christ, & qu'ils le recevoient chez eux (*l*), & qu'avant cette époque, il est rapporté que quatre de ces malheureux vinrent d'un quartier de la Samarie dans le camp des Assyriens (*m*).

L'antiquité ne fut donc pas généralement convaincue de la contagion de cette maladie. Si la plupart des peuples ont éloigné des villes les Eléphantiaques, c'est qu'ils inspirèrent une horreur insurmontable & la crainte même de la communication de leur virus.

Ils étoient en effet si affreux qu'ils ne différoient presque pas des cadavres: c'est la comparaison qu'en fait Joseph (*n*). Aretæe les compare aussi à la mort. La Vitiligue blanche qui étoit l'espèce la plus commune

(*k*) Joseph. *cit. lib. 3.* Aretæe raconte que bien des gens confinoient les Eléphantiasis dans les déserts, voyez p. 7. Ce qui suppose que cette pratique n'étoit pas générale dans les pays qu'il a en vue.

(*l*) Evang. de S. Matthieu, Ch. VIII.; & XXVI. S. Luc, XVII.

(*m*) Liv. II. des Rois, Ch. VII. n°. 3. 3.

(*n*) *Loc. cit.*

des affections fordides de l'habitude du corps dans la Syrie, est aussi appelée *Elephantia alba*, parce qu'elle étoit également hideuse. Elle venoit principalement dans les maladies les plus mortelles, telles que la *maladie rougeatre*, *ροδρος Φεινιμος* (o), ou se confondoit avec elle; & comme si elle n'avoit pas suffi pour defigurer le corps qu'elle faisoit, les dartres les plus sales se joignoient à elle.

Le climat favorisoit tellement ces fortes de vices de la peau, dans l'Orient & en Egypte, que les habits mêmes & les logemens les communiquoient, ou plutôt les occasionnoient (p). Les habits des Hébreux étoient de lin, de laine, ou de peau; l'infection lepreuse s'y manifestoit par des taches de diverses couleurs, & qui devoient être l'effet de la mauvaise préparation des étoffes; car les arts étoient trop grossiers chez une nation si agreste: les peaux & la laine étoient si mal decrassées qu'on y voyoit encore des taches rougeatres. Cependant ce défaut des habits ne pouvoit causer que de simples affections cutanées. Les étoffes de lin ne devoient pas avoir cette mauvaise qualité: aussi les Grands & les Prêtres, parmi ce peuple, en faisoient principalement usage. Pythagore n'en employoit pas d'autres; instruits,

(o) Hippocrat. *prædict.* lib. 2. n^o. 49.

(p) Lévit. Ch. XIV.

sans doute, les uns & les autres par les Prêtres Egyptiens, qui les portoient de préférence (q).

La lepre des maisons, expression prise sans doute dans le sens le plus étendu, se montre aussi par des taches sur les murailles. La loi ordonnoit que si elles s'étendoient, on démolit les maisons; & que si après en avoir réédifié d'autres avec de nouveaux matériaux, les taches reparoissoient, on les abandonnât. Ces taches étoient probablement des efflorescences salines, ou des érosions, qu'une excessive humidité de l'air produisoit, dans des maisons sur-tout qui ne consistoient qu'au rez de chaussée. Or un air foulé de vapeurs & de miasmes salins qui s'élèvent de la chaux & du plâtre des murailles, & même du sol, est extrêmement pernicieux: il cause spécialement des maladies des nerfs très rebelles; il pouvoit aussi donner lieu aux affections de la peau par la suppression de la transpiration, & par l'érosion directe de cet organe, principalement dans une nation qui y avoit une si grande propension. D'ailleurs l'humidité de l'air étoit si putréfiante, que les alimens mêmes les plus purs se corrompoient & étoient pleins de vers dans l'espace de 24 heures, comme il arrivoit à la manne qui tomboit dans le désert (r).

(q) Bruker. *hist. phil.* Tom. I.

(r) Nomb.

Moyse, dans la vue de prévenir les horribles défédations de l'habitude du corps, forma un code de Loix diététiques, les plus salubres. Il proscrivit la chair de cochon & des quadrupèdes carnaciers, & en général celle des animaux qui n'avoient point été saignés, parce qu'elle est plus portée à la putréfaction; les oiseaux de proie & les oiseaux aquatiques, les reptiles, & les poissons qui n'ont ni écailles ni nageoires, dont la chair est visqueuse & putride; voyez p. 27. Il s'étendit aussi beaucoup sur la propreté des habits & sur la salubrité des logemens (s). Plutarque, après avoir remarqué l'excellence de ces préceptes, ajoute que les Juifs s'abstenoient de tout assaisonnement qui venoit de la mer, parce qu'ils croyoient que cet élément est ennemi de l'homme, & qu'ils avoient en horreur la chair de cochon, à cause de la vitiligue & de la lepre que ces Barbares, continue-t'il, pensent qu'elle engendre (t). Ils tenoient vraisemblablement les opinions des Egyptiens, qui l'avoient aussi communiquée à Pythagore (u).

Cette aversion que la haute antiquité a eue pour la mer, prend sa source dans les pernicieuses influences des rives de cet élément qui n'étoient que marécages, infectés par la corruption des animaux & des vége-

(s) Lévitiq. Ch. XIV. XVI.

(t) *Loc. cit.*

(u) Bruker. *hist. phil.* Tom. I.

taux, & dont l'atmosphère chargée d'exhalaisons putrides portoit la mort à ceux qui les respiroient. Le sel & les productions de la mer étoient fort pernicieuses dans ces contrées; voyez p. 46. n°. 2, 3, 4. &c.

Le poisson & le porc étoient également défendus chez les Syriens & même chez les Grecs, sous l'emblème de la religion (x): c'étoit un infamie d'enfreindre ces préceptes (y). Le judicieux Plutarque remarque à ce sujet qu'Homere ne fait jamais entrer le poisson dans les repas des Grecs, même lorsqu'ils campoient sur l'Hellepont, non plus que parmi ceux de cette nation qui habitoient dans les îles, excepté lorsqu'ils étoient vaincus par la faim (z). Les féroces Gaulois eux-mêmes qui s'établirent dans la Phrygie, s'abstinrent du porc (a), instruits sans doute par une fâcheuse expérience.

L'usage de certaines espèces de poissons, telles que les anchois &c. engendroit l'Éléphantiasis parmi les Syriens; car Plutarque rapporte, suivant le langage superstitieux de cette nation, qu'une des Déeses du pays punissoit ceux qui en mangeoient, par une maladie dans laquelle les gras des

(x) *Sympos. lib. 8. Quest. 8. &c. Herodian. hist. lib. 5.*

(y) Menandre dans Porphyre, *de abstinent. carn. &c. lib. 4.*

(z) *De Superstit. Sympos. cit.*

(a) Pausanias *in attic.*

jambes s'extenuoient, le corps se couvroit d'ulcères, & le foye pourrissoit (b). Me-
nandre raconte aussi, que, lorsque par in-
tempérance, les Syriens mangeoient du pois-
son, le bas-ventre & les pieds leur enflaient,
& que dans cet état, revêtus d'un sac, ils
se couchoient par terre sur les grands che-
mins, réduits à implorer la miséricorde di-
vine (c).

L'Eléphantiasis de Syrie a été principale-
ment observée par les médecins qui ont fleu-
ri dans l'Empire Romain : ils étoient pres-
que tous Grecs, la plûpart de l'Asie mineu-
re ; tels étoient Galien, Archigenes, Aretæe,
Oribase, Ætius, Themison, Paul, Sora-
nus, &c. Comme la maladie ne parvenoit
pas à un haut degré de virulence en Cap-
padoce, qui est un pays froid, il est plus
que probable qu'Aretæe, qui en étoit ori-
ginaire, a décrit celle de Syrie qui n'étoit
pas éloignée de cette région, & où il avoit
eu occasion de la voir : car c'étoit encore
la coutume de son tems de voyager pour se
perfectionner dans sa profession ; il dût mê-
me pousser sa course jusqu'à Alexandrie, qui
étoit l'école de médecine la plus fameuse :
d'ailleurs sa description renferme celle d'Ar-
chigenes, même quelquefois quant à l'ex-
pression, & elle est beaucoup plus complet-

(b) *Loc. cit.*

(c) Dans *Porphy. cit.*

e. Or cet Auteur étoit d'Apamée, ville de Syrie, qui étant entourée d'un grand lac & de vastes marais, étoit une espèce de péninsule, où cette calamité devoit être fort commune; il n'est pas douteux que la description que celui-ci en fait & qu'Ætius nous a conservée dans sa précieuse collection, ne soit le type de celle du pays; j'en copie quelques traits qui caractérisent plus la manière de cet écrivain, qu'ils ne différencient la maladie de celle qu'à peint Aretæe.

Les hommes, dit Archigenes, sont plus sujets à cette affection que les femmes, & parmi eux, principalement les personnes qui ont un sang épais, visqueux & redondant en atrabile, ou dans lesquels se produit beaucoup de pituite salée ou acide. Les alimens grossiers & indigestes avec une vie oisive lui préparent les voyes. L'exercice immodéré, ou désordonné y contribue aussi en occasionnant l'épaississement du sang.

Enfin des digestions trop fréquemment corrompues conduisent également à cette altération virulente des humeurs: elle se forme surtout dans les enfans & les jeunes gens, principalement vers l'adolescence: elle vient dans les régions très chaudes, de même que dans les climats excessivement froids. Les premières brûlent le sang; les autres le congelent: *la glace & le feu sont en effet les éléments de la mort.*

S'il est inutile, continue cet Auteur, de

tenter la guérison des Eléphantiaques qui sont déjà subjugués par l'ancienneté du mal, il seroit aussi très dur d'en desespérer dans le principe : un cœur compatissant & bienfaisant ne doit oublier aucune tentative même dans les maux extrêmes, du moins pour les soulager.

Aetius, qui avoit vû cette maladie non seulement en Syrie, mais encore à Alexandrie, où il avoit étudié ou exercé la médecine (*d*), en rapporte quelques singularités remarquables. „ Les chatrés, dit-il, ne sont „ point affligés de l'Eléphantiasis. J'ai vu des „ malheureux qui, dans cette horrible dif- „ formité, ont eu le courage de se couper „ les testicules : dans cet état, à la vérité, „ elle ne fait point de progrès : c'est pour- „ quoi il y a des Médecins assez hardis pour „ tenter cette operation ; & les malades qui „ ont échappé de ce danger ont été en effet „ delivrés du virus. “ Les gens de l'art qui ont joui d'une réputation distinguée dans l'antiquité ne paroissent pas avoir approuvé ce moyen curatif. D'ailleurs les femmes ne sont elles pas sujettes à cette calamité ? elles ont fourni les trois cas que j'ai vûs.

Aetius rapporte encore que si un Eléphantiaque voit rarement sa femme, & qu'il soit bien disposé quand il l'approche, il ne communique pas toujours le virus à sa proge-
ni-

(*d*) Conringius de *Hermet. Med. lib. I. cap. IX.*

ture. Nous avons rapporté ci-devant des observations de cette nature.

Le reste de l'Asie, depuis la Syrie jusqu'à la mer noire, n'étoit pas assez chaud pour être fécond en Eléphantiasis propre. Mais comme il renfermoit bien des contrées pleines de lacs & de marais, elle ne devoit pas y être inconnue (e); Elle se monroit dans la Mysie, la Thrace, & même dans la Germanie, mais elle ne se voyoit pas dans la Scythie (f). Elle devoit approcher de plus près de la lepre dans ces regions, à cause de leur froidure: Le cas que raconte Galien d'un riche particulier de Thrace qui vint à Pergame pour se faire traiter de l'Eléphantiasis, n'est que ce degré, puisque ce malade fut guéri par l'usage des vipères qu'Esculape lui conseilla dans un songe (g).

Avant que de quitter l'Asie, faisons une incursion dans les Indes Orientales. Les peuples qui habitoient les côtes de la presqu'isle d'Inde, de l'Arabie & de l'Æthiopie ne vivoient que de poissons que la mer laissoit par son reflux dans les criques & les creux des côtes, ou qu'ils pêchoient. Ils les mangeoient cruds ou cuits au soleil. Leurs cabanes étoient construites d'os de poissons, dont les dépouilles leur servoient pour se vêtir. C'est pourquoi les Anciens les appelloient *poissons*

(e) Strabon. *lib. XII.* &c.

(f) Galen. *de simpl. facult. lib. X.*

(g) *Ibid.*

marins, & *ichthyophages* (*b*) ; il y avoit même de ces peuples qui se nourriſſoient de ſerpents (*i*). Ces Indiens étoient d'un naturel apathique : infenſibles aux accidens de la vie, ils voyoient du même œil les peines & les plaiſirs. Ils vivoient moins que les autres hommes (*k*). Tel étoit le caractère des Sauvages de l'Amérique meridionale, qui obſervoient le même regime, lors de la découverte : ils étoient ſujets à l'Eléphantiaſis & aux autres affections fordidés de la peau : les mêmes vices devoient également être familiers aux Indiens Orientaux. Voy. p. 46. n°. 1. & 2. Les monumens historiques confirment cette induction phyſique : Aetius rapporte que les Indiens employoient bien des remedes pour ſe délivrer de ces maux (*l*) : ſon témoignage eſt d'une autorité d'autant plus ſûre qu'il étoit de la Méſopotamie, & qu'il avoit demeuré longtems en Egypte, régions qui étoient liées avec les Indes par un commerce reciproque. L'antiquité la plus reculée, les livres ſacrés fourniffent auſſi des exemples de vitiligue contractée ſur le bord oriental de la mer rouge (*m*).

C'eſt

(*b*) Arrien hiſt. d'Alexandre, & Periple de la mer rouge. Diodore liv. V. C. Jul. Solin. Polyhiſt. cap. LV. Pausanias in Attic.

(*i*) C. Solin. cap. XXXVI.

(*k*) Diodore cit.

(*l*) Tetrab. IV. Sermo. I. cap. XXII.

(*m*) Nombr. XII. n°. 10.

C'est pourquoi Alexandre, dans le tour qu'il fit de la presqu'isle d'Inde, défendit l'usage du poisson à ses habitans, dans la vue sans doute de les délivrer de ces horribles infirmités (n). Car dans cet âge brillant de la Grèce, les connoissances humaines s'étoient prodigieusement étendues, spécialement dans la physique d'observation; & comme les affections cutanées y étoient communes, on ne devoit pas en ignorer les causes vulgaires. Aussi le nom de ce conquérant législateur ne se prononça pendant longtems dans les Indes qu'avec vénération.

La Perse ne fut jamais plus dévastée qu'après la mort d'Alexandre: ses successeurs, les Romains, les Tartares, les Arabes y perpétuerent, avec l'anarchie, un desordre affreux; & mille maux la devasterent aussi: entre autres, une éruption pustuleuse ardente, connue dans l'Occident sous le nom de *Feu Persique* (o), paroissoit sur le bas ventre qu'elle entouroit comme une ceinture: ce fut aussi le nom que les Grecs lui donnerent, ils l'appellerent Ζωνή, & les Latins *Zona*. Elle dégénéroit bientôt en ulcères rongeurs, & elle étoit aussi funeste que commune. Les autres affections cutanées, crouteuses, pustuleuses, vermineuses, s'y multiplierent aussi, comme il conste par les nombreux écrits que les Arabes donnerent sur

(n) Arrien. cit. Solin. cap. VII.

(o) Plin. hist. Nat. lib. XXVI. cap. XI.

ces fortes de maux. La lèpre n'y étoit pas inconnue (p). Il y a dans cette Région, des contrées extrêmement chaudes & humides, & où les peuples habitent des marais, & ne vivent que de poissons, mêmes crus (q).

Il est vraisemblable que la côte d'Afrique se ressentoit aussi de l'Eléphantiasis, puisque Cælius Aurelianus, qui y exerça sa profession, en traite fort au long, non en copiste, mais en praticien expérimenté. Il y a en effet dans cette partie de la terre, bien des Régions marécageuses, & où les peuples vivent misérablement, qui doivent avoir produit de tout tems cette calamité, ainsi qu'elles le sont aujourd'hui, voyez p. 33 & 34. Les Anciens y avoient même observé, dans certaines contrées, des maladies vermineuses de la peau, & la maladie pédiculaire, *Φιδεγισσις*, qui avoient pour l'ordinaire la même patrie que l'Eléphantiasis. Diodore raconte qu'un certain peuple près de la Mauritanie qui ne se nourissoit que de sauterelles séches, étoit d'une taille au dessous de l'ordinaire; que leur vie ne passoit pas 40 ans; que vers cet âge il s'engendroit dans l'habitude extérieure du corps, des poux ailés de différentes formes, que la peau en étoit toute criblée comme une ruche, & que ces malheureux périssoient dans les tourmens (r).

(p) Herodot. lib. 1.

(q) Ibid.

(r) Hist. liv. 1. C. Jul. Solin. cap. 33.

Le Phthiriasis n'étoit pas rare dans l'Empire Romain. Archigènes en avoit traité ; les Médecins & les Naturalistes qui vinrent après s'en occupèrent aussi. Il s'élevoit, dans certaines espèces de cette fordide maladie, de petits boutons sur la peau, d'où il sortoit des poux sans discontinuer ; le corps se consumoit & dépérissoit dans des souffrances affreuses (s). Bien des Philosophes & des Généraux d'armée ont fini leurs jours de cette manière (t). Cette honteuse maladie se continua dans le moyen âge : il est souvent fait mention depuis le VII. siècle, de maladies dans lesquelles il s'engendroit beaucoup de vers dans les boyaux qui causoient la mort la plus cruelle : en 695. Odon, rongé des vers & déchiré par de vives douleurs, se précipita dans la Meuse : l'an 910. l'Empereur Arnoux périt dévoré par les poux (u). L'humidité excessive & putride de l'atmosphère faisoit éclore cette vermine dans le corps, comme elle fait dans les eaux corrompues.

La Grèce est baignée par la mer de tous côtés, & comprend un grand nombre d'isles qui l'entourent. Dans les anciens tems elle étoit revêtue en bonne partie de forêts,

(s) Aristot. hist. Animal. lib. V. cap. 31.

(t) Ælian. var. hist. lib. 4. cap. 28. Plutharq. sur Sylla &c. Diogen. Laerce, vie des Philos.

(u) Hist. de France par l'Abbé Veli. T. I. p. 315. & surtout la Collect. des Hist. de France cit.

& contenoit beaucoup de lacs & d'étangs ; suivant la description des Géographes. Elle étoit donc favorable aux affections hideuses de la peau. Les habitans , instruits sans-doute par une facheuse expérience , s'abstinrent de manger du poisson , comme il a été dit p. 77. Il y avoit une tradition que la ville de Lépreon tiroit son nom de la lèpre qui affligea ses premiers habitans (x). Cette ville étoit située à 40. stades de la mer , dans une contrée marécageuse : il y avoit même une source d'eau minérale qui guérissoit par le bain & la boisson de l'alphos ou vitiligue blanche , & des dartres (y) : preuve incontestable que ces vices étoient fort communs dans le pays. L'Eléphantiasis n'y étoit pas vraisemblablement inconnu : nous avons observé après Hippocrate , que la vitiligue survenoit souvent dans cette maladie , p. 36. ce qui suppose une affinité entr'elles. Asclepiade , qui étoit de Pruse en Bythinie , avoit écrit sur cette maladie suivant Plutarque.

Cependant , lorsque la Grèce jouit , sous un gouvernement équitable , des bienfaits de l'agriculture & des arts , la vitilige & l'Eléphantiasis en disparurent : les auteurs de cette Région en parlent comme de maux à peu près étrangers : Paul d'Egine avoué qu'il écrit d'après Aretæe sur l'Eléphantiasis ; il ne

(x) Pausanias. Eliacor. lib. V. Suidas. lexic. Edit. Kuster.

(y) Strabon. lib. 8.

paroit pas, en effet, en avoir eu une certaine connoissance par son autopsie; car il en distingue deux espèces, la rougeâtre & l'ulcérée, qu'il dit plus maligne, quoique cette distinction ne soit qu'une succession de période de la même maladie; il paroît être le premier qui lui donne le nom de cancer universel.

Mais les autres affections fardides de la peau n'y cessèrent jamais: tous les Médecins du pays en traitent fort au long, & ils disent même qu'elles conduisent à l'Elephantiasis. Les causes de ces maux, principalement l'excessive humidité de l'air y subsistèrent toujours: Plutharque observe dans une de ses questions sur la nature, que les personnes qui se promenoient à travers les broffailles, lorsqu'elles étoient encore baignés de la rosée, se trouvoient dans toutes les parties du corps qui en avoient été mouillées, infectées de la lèpre.

Les Médecins Grecs jusqu'à Actuarius, qui vivoit à Constantinople vers le XII. siècle, ne manquent pas de traiter de l'Elephantiasis; mais cet Auteur repète Paul.

Cette maladie avec tout l'attirail lépreux s'est multipliée dans la Grèce, depuis quelle est tombée dans l'esclavage, comme il a été observé p. 29.

Elle ne trouva pas les circonstances favorables en Italie durant la République. Lucrece dit qu'elle n'y existoit pas. Cependant

elle dût y naître quelquefois , parce que le concours des causes qui la produisent dût s'y rencontrer. En effet , cette région étoit fort humide (z) ; il y avoit beaucoup de marais , de lacs & de forêts (a) , & les contrées les plus humides étoient les plus habitées : les bords du Tibre étoient couverts de villes & de peuplades (b) : les saisons étoient alors plus pluvieuses , & les météores plus fréquens , & les épidémies moins rares & plus funestes , sur tout dans les premiers siècles de la fondation de Rome (c). On se nourrissoit d'alimens lâches , visqueux & putrides dans les lieux marécageux (d).

Quand la médecine fut cultivée dans cette ville , & que les lettres y furent plus répandues , on fit mention de l'Eléphantiasis. Elle y fut d'abord un phénomène rare : Celse dit qu'elle y étoit presque inconnue : mais bientôt les Ecrivains en parlèrent comme d'une maladie qui s'y faisoit remarquer : Pline le naturaliste (e) , le Philosophe Athenodore , & le Médecin Philon (f) dissertèrent sur son origine , & sa multiplication dans le pays.

(z) Galen. de *Composit. Medicam. local. lib. V.*

(a) Strabon. *lib. V.* Vitruv. *lib. I. cap. 4.* Herodian.

C. Jul. Solin. *Polyhist. &c.*

(b) Plin. *hist. nat. lib. XVIII. cap. VIII.*

(c) Tit. Liv. Denis d'Halicarnas. &c. spécialement Jul. Obsequens de *prodigiis.*

(d) Plin. *cit. lib. 2. cap. V.*

(e) *Hist. nat. lib. XXVI. cap. I.*

(f) Plutarq. *Sympos. lib. VIII. cap. IX.*

La lèpre, l'alphos, la mentégre &c. qui lui ont toujours servi de cortège, y devinrent communes. Le naturaliste Romain observe que ces affections étoient si horribles, que quelque genre de mort que ce fut, étoit à préférer, & qu'on fut obligé d'appeller des Médecins d'Égypte où ces maux étoient familiers (g). Le luxe, qui, dès les premiers siècles de l'Émpire, excéda les dernières limites, en introduisant la multiplicité de mets & des autres besoins factices, retrancha le nécessaire physique à la multitude, & ne contribua pas peu à la production de ces difformes cachexies de l'habitude du corps: Plutarque n'oublie pas cette puissante cause (h): les guerres civiles sans fin eurent leur part à cet effet, en répandant le deuil sur les campagnes.

Quelques contrées de l'Italie souffroient en particulier d'autres maladies honteuses: telle étoit une maladie propre à la Campanie, dans laquelle des tumeurs hideuses & d'un caractère feroce naissoient dans diverses parties du corps, même au front, & qui, après une suppuration difficile & rongeante, laissoient des cicatrices affreuses (i).

La partie de la Gaule méridionale qui est baignée par la mer Méditerranée, fut entie-

(g) *Loc. cit.* Galen.

(h) *Loc. cit.*

(i) Horat. *Satyr.* 5. *lib.* 2. où la description de cette maladie est implicitement renfermée.

rement affligée des maladies hideuses de la peau, spécialement de l'Eléphantiasis. Le pays étoit fort humide : la côte étoit decoupée par des marais, des lacs & des étangs (*k*). Le continent étoit couvert de bois : dans le règne de Tarquin, la Provence n'étoit presque qu'une forêt (*l*). La contrée de Marseille, qui est à présent si sèche, si aride, si nue, avoit encore ses montagnes garnies de bois de haute futaie du tems de César (*m*). Arles & ses environs n'étoient que marais, comme l'indique l'étimologie de son nom (*n*) ; la Crau de cette ville étoit anciennement un lac (*o*) ; les cailloux arrondis qui couvrent le terrain font au moins un monument que cette vaste plaine a été lavée par une grande rivière. Dans la splendeur même de l'Empire la Gaule Narbonnoise avoit encore peu de villes, & elle étoit decoupée par des étangs, quoique les terres y fussent bien cultivées (*p*).

Les Celtes qui habitoient cette region ne connoissoient guère les arts, & ne cultivoient même pas les terres, longtemps après l'établissement des Phocéens à Marseille : ils étoient

(*k*) Strabon *lib. V.*

(*l*) Tit. Liv. *Hist. lib. V.*

(*m*) Cæsar. *Comment. de Bello Gall.* Lucan. *Pharsal.*

(*n*) Cambden dans Gassendi. *Vit. Peiresk. T. V. in fol. p. 264.*

(*o*) Possidon. dans Strabon. *lib. IV.*

(*p*) Plin. *Hist. Nat. lib. III. cap. V.* Pompon. Mela. *lib. II.*

par conféquent mal-vêtus ; ils logeoient dans des cabanes ou des tentes ; ils couchoient par terre (*q*). Leur nourriture devoit être foible & indigeste ; ils mangeoient peu de pain & beaucoup de viandes ; les poissons étoient fervis fur les tables de ceux qui habitoient le long des fleuves , fur les bords des étangs & fur la côte. L'huile leur étoit prefqu'inconnue. Les riches buvoient du vin d'Italie ou de Marseille : l'eau ou peut-être une biere mal préparée étoit la boiffon du peuple (*r*).

Avec un appareil fi favorable à l'Eléphantiasis , on peut affurer qu'elle n'étoit pas rare parmi cette nation : il nous refte un témoignage incontestable de cette assertion dans Aretæe : *Les Celtes , dit ce Médecin , qu'on appelle aujourd'hui Gaulois , ont une infinité d'autres remedes ; (dans l'Eléphantiasis) ils employent de petites boules de nitre (des favonnettes) dont on blanchit le linge , & qu'on appelle savon : il n'y a rien de mieux que d'en froter le corps dans le bain (*s*).* Cette grande expérience , les Gaulois ne purent l'obtenir que de la fréquence & de l'ancienneté de cette maladie chez eux. Marcellus , citoyen de Bordeaux , qui vivoit fous

(*q*) Strabon. *lib. IV.* Diodor. *liv. 5.* Athenæe *lib. 13. cap. 8.* Vitruv. *lib. 2.*

(*r*) Poffidon. dans Athen. *lib. IV.* Polyb. *lib. 2. cap. 4.* Strabon. *lib. V.*

(*s*) *De curat. Elephant.*

Gratien , rapporte que le Médecin Soranus entreprit autrefois de guerir deux cent personnes dans l'Aquitaine , attaquées de la Mentagre & de dartres fardides qui se répandoient par tout le corps (*t*) : Or l'Eléphantiasis ne différant guère des affections lepreuses que par le degré & la grandeur , vraisemblablement elle existoit aussi dans cette partie des Gaules.

Mais pour déterminer le tems où cette calamité sévissoit dans la Gaule méridionale , il faut fixer l'âge d'Aretæe : pour celui de Soranus , cité par Marcellus , on ne peut le connoitre , parce qu'il y a plusieurs Medecins de ce nom.

Les plus anciens Grecs donnerent le nom de Celtique à la partie de la Gaule qui est terminée par la mer Méditerranée , parce que ce fut celle qu'ils connurent la première. Or Aretæe dit que les Celtes s'appelloient de son tems Gaulois , Κελτας , οἱ νυν καλεοντας γαλλοι (*u*) : Strabon & Pausanias qui étoient aussi de Cappadoce comme ce Médecin , voyant la Gaule dans le même lointain & dans la même perspective , l'appellent également Celtique , & ils remarquent en même tems que ses habitans étoient nommés de leur tems , Gaulois (*x*) ; & le Geographe ajoute que ce fut à cause de la célébrité de la Gaule Nar-

(*t*) Cap. XIX.

(*u*) loc. cit.

(*x*) Geogr. lib. IV. Attica. lib. I.

bonnoise & par le concours des Marseillois que ce nom fut étendu ensuite aux autres peuples de la Celtique jusqu'à l'Océan. Du tems de Diodore le nom de *Celtes* étoit encore donné aux habitans des régions qui sont au-dessus de Marseille & entre les Pyrénées (y) : & dans des siècles plus reculés les Grecs connoissoient même sous ce nom les Gaulois établis sur le Pô (z).

Aretæe dut donc vivre peu après ces Ecrivains. Il est probable qu'il est venu un peu après Galien ; il fait mention du fameux conte de ce lepreux qui trouva son salut dans la boisson d'un vin impregné de la substance des vipères qui s'y étoient noyées , où il cherchoit la mort ; aventure que Galien raconte avoir été observée non loin de Pergame sa patrie , & probablement de son tems (a). D'ailleurs cet auteur , qui cite dans ses ouvrages , qui sont des discours prolixes sur l'art de guerir , tous les Ecrivains qui ont traité des sujets qui y ont la moindre relation , ne parle pas de l'Observateur de Cappadoce , qui tient pourtant le second rang dans cet art. La parité de l'argument du silence de celui ci sur Galien ne vaut pas , parce qu'ayant composé un ouvrage dogmatique , il ne dut pas l'appuyer sur des autorités. Il paroît même avoir vécu après Archigènes qui fleurissoit

(y) Liv. V. n°. XXI.

(z) Dionis. *Geograph.*

(a) *De simpl. Facult.* lib. II.

sous Trajan, parce que sa description de l'Eléphantiasis renferme celle de celui-ci, souvent quant à l'expression & qu'elle est complète comme nous l'avons remarqué.

M. Petit infère avec raison dans ses notes sur Aretæe, que cet Auteur employant les confections où entrent les vipères, il dut vivre entre Andromaque, Médecin de Neron, qui est le premier qui en a fait usage, & Aetius qui est le plus ancien Ecrivain qui le cite: Cælius Aurelianus rapporte qu'aucun des anciens Médecins, excepté Themison, & peut-être le Philosophe Democrite, n'avoit donné de traitement méthodique de l'Eléphantiasis; il ne connoissoit par conséquent point Aretæe, il étoit néanmoins très érudit, & grand Compilateur, car il cite tous les Médecins Grecs qui l'ont précédé: or il suivit de près Galien ou il fut même son contemporain, puisqu'il n'en parle pas, & qu'il n'oublie pas Soranus qui vivoit 30. ou 40. ans avant (b). Aretæe est donc venu plus tard qu'on ne le pense; il doit avoir vécu vers la fin du deuxième siècle.

Cette maladie étoit donc commune & ancienne vers ce tems dans la Gaule méridionale, spécialement sur la côte. Elle étoit généralement répandue dans l'Empire, parce que les causes qui l'engendrent y existoient presq'universellement.

(b) Hist. de la Méd. &c. par le Clerc.

Il n'est donc pas nécessaire de recourir à la communication de ce mal de proche en proche pour en expliquer l'origine & la multiplication dans l'Occident. C'est pourtant l'opinion généralement reçue aujourd'hui qu'il y passa de l'Orient avec l'armée de Pompée ; mais quoique le plus grand nombre des Écrivains croyent qu'il est contagieux , on ne trouve pourtant aucun cas qui le démontre : Galien seul en rapporte un ; mais c'étoit une lepre , puisqu'elle fut guérie par l'usage des vipères , que l'on fait par une expérience suivie être tout à fait insuffisantes dans l'Eléphantiasis , maladie reconnue au - dessus de l'art par le suffrage unanime des Observateurs. Enfin j'ai démontré qu'elle ne se transmet que par la génération. Voy. p. 74. n^o. 5. La lepre elle même , & les autres affections hideuses de la peau , excepté la gale , ne se communique pas facilement : c'est une vérité que la pratique nous apprend , & qui n'étoit pas inconnue à Aristote : Ce Philosophe dit que la gale se prend plus aisément que la lepre , parce que dans celle-là la peau est enduite d'une humeur glutineuse qui peut être saisie par le tact ; au lieu que dans celle-ci la peau étant sèche , l'infection ne peut guere avoir lieu (*c*) : Alexandre est du même avis (*d*). Ce n'est pas la première fois que la vérité se trouve du côté du petit nombre : on crut

(*c*) *Probl. Sect. 7. n^o. ultim.*

(*d*) *Problem. Med. n^o. 42.*

universellement la contagion des maux fardes & affreux par le sentiment d'horreur & & d'averfion qu'ils excitent, & non par l'autopfie.

Il paroît cependant que l'antiquité ne fut pas généralement convaincue de la prétendue contagion de la maladie herculéenne, puifque la coutume de releguer les malheureux, qui en étoient attaqués, hors de la fociété ne fut pas reçue par tout, non feulement parmi les nations policées de l'Orient, comme il a été obfervé p. 71; mais encore dans l'Occident durant l'Empire, puifqu'aucun Auteur Romain n'en fait mention.

Mais il y a encore d'autres argumens, outre celui de la non-contagion de ce mal, pour combattre l'opinion dont il s'agit. Pline fur l'autorité de qui on la fonde principalement, assure qu'on n'avoit point vu d'Eléphantiafis avant l'âge de Pompée (e): mais n'ajoute-t-il pas que la colique parut pour la première fois fous le principat de Tibere, quoiqu'elle reconnoiffe tant de caufes vulgaires? que le charbon fut apporté de la Gaule Narbonnoife en Italie fous les Cenfeurs L. Paulus & Q. Marcus, quoique l'expérience nous démontre tous les jours qu'il ne fe communique pas? que l'hydrophobie étoit auffi une maladie nouvelle, quoiqu'elle existât de tems immemorial, notamment dans l'âge

(e) *Hift. Nat. lib. XXVI. cap. 1.*

d'Homere (f) ? enfin que l'Eléphantiasis même n'étoit pas connue dans les Gaules où nous venons de prouver qu'elle étoit familière ?

L'époque de l'apparition de cette horrible maladie en Italie est reculée par d'autres Ecrivains. Le Philosophe Athenodore raconte qu'elle n'y fut connue ainsi que l'hydrophobie que du tems d'Asclépiade (g) : or ce fameux Médecin mourut fort agé avant l'an 662. de Rome, longtems avant l'expédition de Pompée en Syrie, puisque ce Général nâquit l'an 648 (h). Le Médecin Philon au contraire rapproche ce prétendu évènement : il dit que la premiere maladie avoit paru depuis peu (i). Mais le judicieux Plutarque, qui étoit son contemporain, répond à ce sentiment, qu'on a pris pour nouveau la quantité & le nombre, & non l'espèce, & que cette maladie ainsi que les autres affections lepreuses, étoit devenue seulement plus commune & plus violente (k).

Bien plus, & ceci est fort remarquable, si l'armée de Pompée à son retour de Syrie eut réellement transmis le virus éléphantiaque dans l'Occident ; les Ecrivains de cet âge,

(f) Plutarq. *Sympos. lib. VIII. Q. IX.* Cæl. Aurel. *Cap. de Hydroph.*

(g) Dans Plutarq. cit.

(h) Bayle *Dict. crit. art. Asclepiad.* Cocchi *Discorso primo sopra Asclepiado p. XVIII.*

(i) Plutarq. cit.

(k) *Ibid.*

& même ceux du siècle suivant , où l'esprit humain atteignit les dernières limites , auroient-ils manqué de consigner un événement si mémorable dans les annales de l'histoire ? Pline sur tout qui est si attentif à ces sortes d'époques , auroit-il passé sous silence celle-ci , tandis qu'il parle d'autres époques de cette nature dans le chapitre même où il fait mention de cette maladie ? Athenodore , Philon & Plutarque qui discourent sur les maladies nouvelles , & en général les Médecins , qui ont tant écrit dans cet âge lumineux , auroient-ils oublié d'enrichir les annales de l'art de guerir d'un fait de cette importance ? Celse spécialement , qui vécut vers la fin du siècle de Pompée , auroit-il tû cette origine ? & Maur , qui étoit encore plus près de l'âge de ce Général , auroit-il manqué d'embellir son ouvrage poétique sur la vertu des simples , d'une épisode si frappante (1) ? Le siège de Naples par Charles VIII. dans le XV. siècle , quoique peu distingué par les lettres , a été pourtant noté par des Ecrivains contemporains , comme le centre de dispersion du mal vénerien.

Pline , infiniment partagé par la somme des connoissances dont il s'occupa , compila
bien

(1) Cet Auteur se contente de dire sur cette maladie :
*Est Lepreæ species , Elephantiasisque vocatur
que cunctis morbis major sic esse videtur
ut major cunctis Elephas animantibus existet.*
de Virib. Herbar. Cap. V.

plus qu'il ne disputa, & ne pût avoir une exacte notion de l'Eléphantiasis : ne croit-il pas que quelqu'un en fut guéri par l'usage de la menthe sauvage (*m*). Il reconnoit enfin que la lepre avec toutes ses espèces étoit répandue en Italie, & il ne la soupçonne pas d'être nouvelle : or cette hideuse affection n'a jamais été commune, que lorsque l'Eléphantiasis a paru en même tems, parceque les causes n'en font pas essentiellement différentes.

Mais si Pline, si Athenodore, si Philon parlent de maladies nouvelles, c'est que les écrits sur les maladies étoient en effet nouveaux dans les premiers siècles de l'Empire. Les Lettres, la Médecine principalement, ne furent introduites à Rome que dans le VI. siècle de la fondation de cette ville : Archagatus fut le premier Médecin qui vint s'y établir l'an 585. de cette Ere (*n*) : La gravité Romaine ne s'étoit pas encore pliée aux arts des Grecs, & ce ne fut même que dans le siècle suivant, qui fut celui de Pompée, qu'elle commença de les cultiver, parce que les Grecs ayant afflué dans la capitale, ils y répandirent, avec les connoissances, l'esprit d'observation ; & bien des maladies qui furent décrites pour la première fois, & qui furent remarquables par leur caractère affreux & par leur multiplication, passèrent bientôt

(*m*) *Hist. Nat. lib. XX. cap. XIV.*

(*n*) *Ibid. lib. XXIX. cap. I.*

après pour nouvelles : La langue Grecque dans laquelle on écrivit d'abord contribua encore à cette erreur ; on prit pour nouvelles les maladies qui parurent sous un nouveau nom ; ainsi la colique, dont le nom est grec, fut mise par Pline au nombre de celles-ci. Il est vraisemblable encore qu'Asclepiade, qui brilla autant par son éloquence que par des systèmes de genie, ayant écrit sur l'Eléphantiasis dans cette époque où le genie des Romains se tourna vers les lettres, il lui donna avec de la célébrité un air de nouveauté. On fait d'ailleurs que les Anciens ne se piquoient pas beaucoup d'exactitude en chronologie.

Les Arabes ayant conquis la Syrie & l'Egypte dans les VII. & VIII. siècles, & subjugué ensuite une partie de l'Europe, l'Eléphantiasis fut appelée aussi *Lèpre des Arabes*. Elle est une espèce de cancer universel, dit Avicenne, qui commence par les extrémités des membres. Les veines se montrent à la face & à la poitrine ; cette maladie est causée, suivant ce Médecin, par l'air corrompu, ou par le voisinage des lepreux ; par les alimens salés & grossiers ; par le poisson, les chairs d'âne, &c. ainsi qu'on le voit, continue-t-il, à Alexandrie.

Il paroît que cet Ecrivain, qui vivoit à Isbahan dans le IX. siècle, n'a connu cette maladie que par relation ou dans des voyages, puisqu'il cite ce qui s'observoit à Ale-

xandrie sur ce sujet, & que probablement elle étoit fort rare dans l'autre ville, dont le climat est en effet très sec (o).

La médecine ancienne s'accorde à prescrire dans cette calamité un régime frais, doux & léger; à tirer du sang, pour passer aux vomitifs & purgatifs héroïques; à venir ensuite à l'usage du petit lait & du lait coupé; à employer les bains tièdes d'eau simple & des sources sulphureuses; à recommander enfin la navigation, & à abandonner pourtant les plages maritimes, qui étoient en effet la plupart marécageuses. Elle fournit aussi une prodigieuse quantité de médicamens internes & externes, résineux, mielleux, savonneux, acides, acres, deterfifs; parmi lesquels il y en a beaucoup d'une qualité antiseptique & antiscorbutique: tels sont, la racine d'asperge cuite dans le vinaigre, le vinaigre lui-même, le suc de cedre, l'ail, le chou, le trefle, le clematis, le fenugrec, la patience, le rai-fort, la renoncule, la rue, la moutarde, &c. le bitume, le sel, le soufre, l'alun, &c. entroient aussi dans la composition des topiques.

Les Orientaux avoient plus fréquemment recours, ainsi qu'aujourd'hui, aux fleuves, où ils se baignoient & dont ils buvoient les eaux: il paroît que c'étoit aussi la pratique des Juifs, par l'exemple de Naaman, qui obtint sa gue-

(o) Chardin. voyag. en Perse, &c.

rison des eaux du fleuve Jourdain, où il se baigna suivant le conseil du Prophète Elisée, & qui sont encore aujourd'hui très salutaires dans les affections lepreuses par leur nature saline & sulphureuse (p).

Cependant l'antiquité n'a qu'une voix pour prononcer sur l'incurabilité de ce mal heroïque, & si l'expérience ne confirmoit pas cette assertion, l'excessive multitude de recettes, souvent disparates, qui forment l'appareil thérapeutique des Anciens, en seroit la preuve incontestable : car quand une maladie peut céder, les moyens curatifs ne sont pas si divers ni si contraires.

L'Eléphantiasis se perpétua dans l'Occident, & s'étendit même les siècles suivans, où elle trouva les circonstances les plus favorables, L'Empire affailli de toutes parts par les Barbares du Nord depuis le II. siècle, s'écroula enfin dans le V ; la plus belle partie de l'Europe resta dévastée durant ces irruptions ; les campagnes mal cultivées ; la terre en deuil se couvrit d'herbes sauvages, au lieu des riches moissons dont elle étoit parée autrefois ; les eaux croupissans par tout, les insectes se multiplièrent infiniment : le froment, le vin & les troupeaux devinrent fort rares. Les arts étant tombés dans la langueur, les habillemens furent misérables & les logemens humides & insalubres. Quelle degra-

(p) V. Sandys & autres voyages.

dation n'éprouva pas en particulier la France méridionale, qui sous le gouvernement Romain étoit au premier rang pour la culture des champs, pour les richesses, & pour la dignité de ses habitans & de leurs mœurs (q).

Le desordre des Etats parvint au comble dans le X. siècle, à la mort de Louis le débonnaire : l'autorité du Souverain ayant été usurpée & divisée par une infinité d'Officiers militaires, qui devinrent autant de tyrans de differens ordres, elle fit place au système féodal, c'est-à-dire à l'anarchie & à la confusion. Une nouvelle tyrannie, la superstition, ou l'abus énorme de la religion, naquit de la degradation de l'espèce ; &, après avoir enlevé aux peuples leur misérable nécessaire physique, elle multiplia encore leurs malheurs par des guerres sans fin. Le desordre physique fait nécessairement le desordre civil. La désolation des campagnes fut extrême dans cette période ; elles se convertirent en forêts & en lacs ou en marais. On habitoit en bonne partie dans des lieux fangeux & marécageux : nombre de villes célèbres n'avoient pas de meilleur emplacement ; rien en effet de plus agreste que l'architecture de ces tems ; on batissoit indifféremment sur le penchant septentrional des montagnes, dans des expositions insalubres, & sur les bords des étangs. Les maisons étoient la plû-

(q) Plin. *Hist. Nat. lib. III. cap. IV.*

part des fortes de cabanes construites de pailles, de roseaux & de pieux cimentés avec de la terre glaise, sans commodités, même sans cheminées : il n'y en avoit point encore au XIV. siecle en Angleterre ; on se servoit de torches pour éclairer dans la nuit. Dans le siecle suivant les chassis de vitre étoient encore un meuble de luxe en France. Les villes étoient souvent brulées ; elles n'étoient point pavées, & les rues étoient infectées. L'agriculture étoit négligée à un tel point qu'en Italie même le vin n'étoit pas encore commun dans le XIII. siecle, & il n'étoit guere connu dans le reste de l'Occident. Dans le siecle d'après on ne le trouvoit en Angleterre que dans les boutiques des apoticaïres qui le vendoient comme un cordial. Le labourage étant alors dans un très mauvais état, les grains étoient par conséquent très rares : les troupeaux faisoient la principale richesse du peuple dans cette même isle ; on ne s'y nourrissoit guere que de viande, fraîche en été, & salée en hyver. L'olivier avoit presque disparu depuis l'âge de Charlemagne ; cet arbre ainsi que la vigne perissoit aussi fort souvent par la fréquence d'hyvers si rudes que les grandes rivieres se geloient profondement, & que les golphes mêmes de la Méditerranée prenoient, ainsi que le vin dans les celliers (r).

(r) V. Muratori *Antiquit. Italic. medii ævi. T. 2. Dissert. XXI. &c.* Collect. des histor. de France par les

Henry's History of England

Les saisons & les météores suivirent le dérangement de l'agriculture & du sol. Depuis le VI. siècle les pluies furent excessives & les inondations fréquentes, les froids extrêmes, les météores ignés étonnans; les famines furent aussi horribles que fréquentes. Depuis l'an 606. jusqu'en 1039. que les annales en font exactement recueillies (5), leur intervalle moyen, en supposant la durée de chacune de six mois seulement, est de 7. ans.

L'infection de l'air, qui resulta de l'abandon des campagnes, abrégea beaucoup la vie: la vie moyenne dans les habitations près des marais en Provence est de 18. à 20. ans, au lieu qu'elle va de 30. à 50. dans les autres situations de la même province, suivant les supputations que j'en ai faites; elle ne devoit pas excéder les limites dans une bonne partie de l'Europe, où la plupart des lieux habités se trouvoient au milieu de la fange & des eaux stagnantes, & où d'ailleurs les fréquentes épidémies faisoient d'étranges ravages.

Les maladies se multiplièrent en effet d'une manière si prodigieuse dans cet espace de tems calamiteux. Le parallèle de la fréquence des épidémies avant & après la destruction de l'Empire Romain en est la preuve démonstrative & la juste mesure respective. Depuis

Benedictins. Hist. de France par M. Veli, continuée par M. Villaret. Hist. of England by Hume, in 8°. T. 2.

(5) Collect. des Histor. de France cit.

la fondation de Rome jusqu'au principat d'Auguste, espace de 732. ans, on compte, suivant le calcul de Kircher, 33. pestes, ou grandes épidémies en Italie ou dans toute l'Europe: en supposant la durée moyenne de chaque peste d'une année, il faut retrancher 33. de 732, & divisant le restant par 33, le quotient $21\frac{1}{5}$. exprime le nombre moyen d'années entre chaque peste, prise dans le sens le plus étendu dans cette période.

Il y a eu 97. pestes depuis J. C. jusqu'en 1680. leur intervalle moyen est de 17. ans, environ $\frac{1}{5}$. plus court que dans la période précédente. Entre l'an 1006. de cette Ere & l'an 1680, on trouve 52. pestes, presque toutes générales, & qui ont été les plus meurtrières des tems historiques: l'intervalle moyen est de 12. ans, qui est près d'un tiers moindre que l'autre.

Le XIV. siècle est le plus remarquable de l'histoire par la confusion des Etats: il est aussi le plus calamiteux: il fut devasté par 14. pestes au moins, & les plus funestes, & presque toutes universelles: leur intervalle est de 6. ans, le plus court qui ait jamais été observé.

Les XV. & XVI. ont souffert chacun 6. pestes. Elles sont à une distance moyenne entre-elles de près de 16. ans: les gouvernemens avoient repris de la vigueur: c'est pour cette raison que dans le XVII. siècle

les pestes furent encore plus rares ; leur intervalle est de 20. ans. Et depuis 1680. que les Etats jouissent d'une ferme & paisible administration il n'y a plus eu de ces fortes d'épidémies générales.

La France fut peut-être encore plus malheureuse que le reste de l'Europe durant le moyen âge. La somme des pestes ou épidémies très pernicieuses qui ont sévi dans une ou plusieurs de ses provinces à la fois, depuis l'an 503. jusqu'en 1039. monte à 70 (t) : leur distance moyenne est de 6½. ans.

Je reviens au X. siècle, époque du plus affreux bouleversement des Etats & de la société, époque aussi de la plus grande multiplication des maladies. Un deluge de maux aussi funestes qu'épouvantables, & qui parurent nouveaux autant par leur extrême violence que par leur prodigieuse quantité, submergea l'Occident & subsista jusqu'au XVI. siècle : *Sensit & facies hominum novos omnique avo priore incognitos non Italiae modò, vero & universa prope Europæ morbos*, comme avoit dit Pline dans un autre période : le feu sacré, le mal des ardens, les pestes les plus funestes ou les fièvres les plus malignes, le scorbut, la suette, les dysenteries mortelles, le phthiriasis ; la plique Polonoise, le mal vénerien parurent de toutes parts & exercèrent longtems les ravages les plus af-

(t) Collect. des Histor. de France cit.

freux. L'Eléphantiasis se répandit d'une façon si étonnante avec toutes les affections lepreuses ses alliées, ainsi qu'elle fait encore aujourd'hui dans les isles de la Grece, qui se trouvent dans le même état politique où étoit alors l'Europe, (p. 30.) que dans le IX. siècle, il y avoit des hopitaux destinés uniquement à cette sorte de calamité dans toutes les villes : Matthieu Paris en comptoit encore de son tems dix-neuf mille dans la Chrétienté (*u) : Louis VIII, Roi de France, fit des legs en 1227. à deux mille Leproses de son Royaume (x) qui étoit moins grand qu'aujourd'hui.

Les lettres s'étant éclipsées dans le moyen âge, on ne trouve plus décrits sur cette maladie durant cette ténébreuse période. Les Annales de la saine médecine finissent au VI siècle avec Paul d'Egine, & ne sont proprement reprises qu'au XIII: exceptés quelques foibles ouvrages qui avoient paru depuis le XI siècle. A leur défaut, l'histoire du sol, des tems & du régime que je viens de tracer, seroit un monument incontestable de l'existence de l'Eléphantiasis durant cet espace de tems, puisque les causes qui l'engendrent existoient au plus haut degré, si d'ailleurs les écrivains Ecclésiastiques ne nous en avoient pas laissé des témoignages indirects dans leurs

(*u) Hist. d'Angleter.

(x) Collect. des Hist. de France cit. Hist. de France cit. T. 1. Du Cange *Glossar.* voc. *Lazari.*

ieuses Legendes. Plusieurs actes du VI siècle font mention de lépreux : Gregoire de Tours parle d'un lieu où ces infortunés se détoyoient le corps, & d'un hospital qui leur étoit destiné : St. Gregoire, Pape, fait mention d'un lépreux, *quem, dit-il, densis vulneribus morbus elephantinus defadaverat.* Il raconte aussi que deux moines furent frappés de la même maladie (suivant l'expression des Juifs), de façon que leurs membres tombèrent en pourriture, *pour avoir tué un ours.* Dans le VIII siècle, l'Abbé Othmar en Allemagne, & Nicolas, Abbé de Corbie dans les Gaules, construisirent des léproseries : ces sortes de maisons charitables étoient connues en Italie sous le nom de *Lazaretti.* Il est parlé de lépreux dans la vie de S. Athanase dans le IX siècle. Et en général, les actes des Saints recueillis par les Bollandistes sont pleins d'exemples de ces malheureux dans toute l'Europe durant le moyen âge ; il y est même fait mention d'un cas de lépre, *horrendissima Elephantia lepra,* dans la vie de S. Antonin au IV siècle (y).

Muratori, d'où j'ai tiré la plupart des passages précédens, rapporte encore la loi 176 de Rhotaris, Roi des Lombards, promulguée en 630, qui statue que les lépreux sont morts civilement, & que si la misère les oblige de

(y) Muratori *Antiquit. Ital. Med. ævi &c. T. II. diss. XVI. Hierolexicon aut. Dominico Macro &c. act. Elephant. Morb. Du Cange. act. Elephant.*

mendier, il leur est deffendu d'approcher de trop près des personnes saines, qu'il leur est enjoint d'avertir en frappant sur un morceau de bois. Ce même Antiquaire fait encore mention d'une rivière fameuse dans ces tems dans la contrée d'Asti en Italie, pour la lotion des lépreux (2). C'est pourquoi les Lombards passoient dans le VIII siècle, pour une nation infectée de la plus horrible lèpre (a). Casiodore, qui mourut l'an 530, semble connoître cette maladie (b).

Nombre d'autres loix attestent l'existence de ce fléau dans la même période. Un Parlement convoqué par Pepin à Compiègne l'an 757, établit des capitulaires pour la dissolution des mariages des lépreux: un autre capitulaire de l'an 789, deffend encore à ces malheureux de se mêler dans la compagnie des gens sains (c).

Les climats froids n'étoient pas un obstacle à la production de cette hydre. Les anciens Bretons en étoient sans doute affligés. Ce peuple habitoit au milieu des forets & des marais dont l'isle étoit remplie. Ils étoient la moitié nus. Leur Diète favorisoit les maladies putrides; car l'agriculture ne prit faveur avec les arts dans cette région, & pour

(2) *Loc. cit.*

(a) *Hist. de France cit. T. I. Collect. des Hist. de France, cit.*

(b) *Var. Epist. lib. X. epist. 30.*

(c) *Ibid.*

un tems fort court, que dans le IX siècle, sous le règne d'Alfred, qui mit fin à la décadence où se trouvoit l'État depuis longtems. Anciennement, les Législateurs de cette nation avoient fait une deffense religieuse de manger du poisson, vraisemblablement dans les mêmes vues de salubrité que dans l'Orient, pour dissiper & prévenir les maladies viciées du corps, que cet aliment produit dans de telles circonstances. Cette loi fut abrogée à l'introduction du Christianisme dans cette île. La lèpre ne tarda pas par conséquent d'y sévir. Aussi un Canon des loix qui y furent promulguées au X siècle, roule sur la séparation des conjoints dans le mariage pour cause de gâle (*d*), c'est-à-dire, de la lèpre; car la gâle est un vice trop léger & trop passager pour jamais dirimer une union si étroite. Cette généralité des loix civiles sur la lèpre, ou l'Eléphantiasis qui portoit alors le même nom, dans toute l'Europe, démontre qu'elle y étoit commune dans l'espace de tems dont il s'agit.

Elle n'y fut donc pas apportée par les Croisades. Louis le jeune, Roi de France, sur son retour de la Palestine, donna à l'Ordre de S. Lazare l'intendance & l'administration de toutes les Maladreries du Royaume. Le Prince fut de la seconde Croisade, qui se fit en 1100, trois ans après la première :

(*d*) Hist. of. England by Smollet. T. I.

je ne parle pas de l'expédition de Bernard Phermite, dont la troupe fut massacrée avant de passer le détroit de Constantinople : l'armée de la première Croisade ne s'en retourna pas : or comment dans l'espace de trois ans, cette virulence, dont la marche est d'ailleurs si lente, se seroit-elle répandue si prodigieusement par l'infection de quelques individus dans tout l'Occident, au point qu'on y eut déjà bâti partout des hopitaux pour les malheureux qui en étoient saisis ? Mais un siècle auparavant, la même maladie étoit commune dans le Royaume : le Roi Robert fit un pèlerinage dans le Berri, à la fin du X siècle, où il donnoit l'aumône aux pauvres lépreux, qui y étoient en grand nombre, & leur baïsoit la main (e). Les Evêques, sous le soin de qui les lépreux se trouvoient, alloient les laver, & leur rendre d'autres services de fraternité (f).

L'Eléphantiasis existoit donc & étoit même fort commune en Europe avant les Croisades. Si le commerce entre l'Asie & cette partie du monde en avoit occasionné la communication, pourquoi y auroit-elle cessé depuis un si longtems, quoique la navigation entretienne aujourd'hui une correspondance plus étroite entre tous les ports de la Méditerranée avec l'Orient & l'Égypte, où cette

(e) Collect. des Hist. de France cit. Du Cange. voc. *Lazari.*

(f) *Ibid.*

calamité dure encore ? Par la même raison, si les pèlerinages que l'on faisoit dans la Palestine avant les Croisades, & dont le premier, que l'on connoisse, ne datte pourtant que de l'an 987. avoient contribué à cette contagion, pourquoi ceux que nos Religieux entreprennent tous les jours, n'ont plus ce funeste effet, non plus que les longs séjours qu'y font nos négocians ? les mêmes argumens détruisent l'opinion de l'illustre Auteur de *l'Esprit des Loix*, qui prétend que la propagation de ce virus fut occasionnée en Italie par les guerres fréquentes des Grecs avec les Latins.

Il paroît que dans ces tems l'on ne croyoit à la contagion du même virus, que d'une foi implicite, puisque l'on ne craignoit pas trop l'approche des lépreux, qu'on appelloit aussi *mezeux*, (très misérables). Nous venons de voir que le Roi Robert leur baïsoit les mains, & que les Evêques les fréquentoient familièrement. Ils avoient même une certaine liberté de sortir de leur demeure commune, puisqu'ils alloient mendier, comme il a été remarqué, & qu'il est rapporté dans les constitutions, que Henri, Roi d'Angleterre, fit dans le XII. siècle, contre ces personnes qui aborderoient dans cette ville la bulle d'interdit du Pape, que si elles étoient lépreuses, elles seroient brulées (g).

(g) Hist. of England cit.

Il y avoit des villes, comme Marseille, où elles avoient la permission d'entrer au moins dans certains tems de l'année (*b*). Les médecins, qui depuis la renaissance des Lettres, ont été préoccupés en faveur de cette contagion, ne parlent que d'après des bruits populaires, & l'aversion que l'on a naturellement pour les objets horribles: mais lorsqu'ils ont voulu s'affurer du fait, ils n'ont pû trouver aucun exemple qui l'établit: Fernel, après avoir adopté l'opinion commune, avoué néanmoins que quelques informations qu'il ait prises, il n'a jamais pû découvrir un cas qui l'atêstât (*i*). Forestus, Fabricius, Platerus &c. qui pensoient comme le public sur ce sujet, étonnés cependant, de voir la fréquentation journaliere des lépreux avec les personnes saines, même parmi des gens mariés, sans qu'elle fut suivie d'aucune communication du virus; sont forcés d'en attribuer l'origine ordinaire à certaines qualités de l'air & du régime.

L'Eléphantiasis se soutint avec vigueur en Europe tant que l'aristocracie monstrueuse des Barons subsista, & elle étoit si commune, que dans la plûpart des villes on éliêoit tous

(*b*) *Præsenti constitutione firmamus deinceps observandum quod nulli Leprosi seu Mezelli, divites vel pauperes, possint vel debeant stare infra Massiliam, nec conversari deinceps nisi tantum per XV. dies ante pascha, & per VIII. dies ante Natale Domini &c. statut. Massil. lib. V. cap. XV.*

(*i*) *De Morb. occult. lib. I. cap. XII.*

es ans des Magistrats & des Médecins pour faire la visite générale des personnes soupçonnées d'en être infectées. Cet usage duroit encore au commencement du XVII. siècle (k).

La partie maritime de la France méridionale fut cruellement affligée de cette calamité (l). Elle avoit encore au XV. siècle beaucoup d'étangs & de marais ; la basse Provence sur tout en étoit remplie , & ses montagnes , qui n'offrent à présent que le roc , étoient revêtues de bois de haute futaye , comme on le voit par d'anciens actes : la contrée de Marseille elle-même étoit pleine d'eaux stagnantes. C'est pourquoi , la ladrerie étoit au plus haut degré dans cette Province , ainsi que dans le bas Languedoc ; elle s'y monroit avec les mêmes caractères qu'en Syrie (m) , ainsi que nous l'avons vû de nos jours , voyez p. 30 , 31.

Les léproseries étoient bâties hors des villes : à Marseille on en avoit construit une sur un demi-quart de lieue loin , avant l'an 1210. sous le titre d'*hopital de S. Lazare*. Le visiteur est appelé dans le Bulletin de 1426. *Christi pauperum Beati Lazari in eo languentium morbo lepræ infectorum visitator* (n).

(k) Voy. les Observateurs depuis le XIV. jusqu'au XVII. siècle. Mém. pour servir à l'hist. d'Arras &c.

(l) Voy. les Aut. François , Hollier , Duret , Amatoise Paré , Varandé , Dolé &c.

(m) Voy. Guidon de Cauliac. Chirurg.

(n) Hist. de Marseille , par M. Ruffi.

La vitiligue étoit la plus commune en France , principalement en Bretagne , en Guienne , aux environs de Bordeaux , surtout qui n'étoient que marais , en Flandre & généralement sur les côtes maritimes du Ponent. On la nommoit *mal de S. Main*. On distinguoit l'Eléphantiasis en rougeâtre & en jaunâtre , qui ne sont pourtant que des nuances de la même maladie. Elle étoit principalement affectée au midi de ce Royaume.

La Hollande & l'Allemagne , sur-tout les contrées maritimes , en étoient aussi beaucoup infectées. Elle n'étoit même pas rare en Suisse. Cependant elle étoit plus virulente dans les climats chauds de l'Europe.

Les Médecins les plus célèbres en attribuoient la cause à l'usage du lait , du poisson &c. aux alimens indigestes , à l'air trop humide & corrompu &c. (o).

Ils confirmèrent le jugement des Anciens sur cette terrible maladie : qu'elle est absolument invincible , & qu'on peut à peine se proposer de l'adoucir & de la mitiger , & que c'est surtout par un régime frais , & par les bains. Les vipères , qui tenoient leur prétendue vertu héroïque dans ce mal de l'autorité de Galien , la perdirent tout-à-fait depuis cette époque , par l'expérience qu'en firent de grands Praticiens , Fernel , Palma-

(o) Voy. les Aut. de la Not. II. & de plus Horstius , Forestus , Sennert , Plater , Haufinus in Holler. Fallop. &c.

rius &c. Le mercure, que des écrivains du premier ordre, que Baillon lui-même vante comme spécifique contre cette hydre, fut bientôt après reconnu au contraire, pernicieux par l'accord unanime des observateurs.

Les affections lépreuses cèdent quelquefois, & c'est au même genre de remèdes qui adoucissent l'Eléphantiasis, & auxquels on doit ajouter les sulfureux & les antimoniaux. Heurnius guérit un lépreux par une diète végétale, spécialement de concombres (p); diète approuvée par Willis, & qui est en effet puissamment antiputride, resolutive & adoucissante: aussi a-t-elle réussi de nos jours pour guérir un phthitique (q). Cardan cite un cas de lèpre dissipé par l'usage de la chair de Tortue continué six mois. On rencontre encore quelques exemples de guérison de cette maladie par d'autres moyens plus compliqués.

Les mêmes causes qui engendrèrent la lèpre, modifiées & compliquées avec d'autres, donnèrent naissance en même tems à nombre d'autres calamités qui affligèrent l'espèce avec tant de cruauté & d'horreur.

Le feu S. Antoine, ou feu infernal, ou mal des ardents, sévit principalement en France; il éclata en 993. Une ardeur ou feu interne dévorait les membres & les en-

(p) In Fernel.

(q) Frederic Mussel. *observat.*

traillés, quoique souvent l'habitude du corps fut froide : le corps dépériffoit ; la peau collée sur les os étoit livide : des douleurs atroces tourmentoient les malades ; ils entroient en convulsions : les chairs se confumoient enfin & noirciffoient comme des charbons ; ou elles tomboient en gangrène & en sphacèle, de façon que les membres puoient horriblement, & se détachent même du corps. Enfin, ces malheureux, au milieu des tourmens & dévorés par un feu implacable, ne défirent que la mort, pour mettre fin à leur souffrance extrême. Mais elle n'arrivoit que lorsque le corps étant déjà mutilé de ses membres, le feu avoit gagné les organes de la vie (r).

Cette épidémie ressemble à la maladie gangrèneuse causée par le bled ergoté ; c'est qu'effectivement, les saisons trop humides, qui donnent lieu à ce vice des graines, devoient l'occasionner encore plus fréquemment dans la période la plus affreuse du genre humain.

Une autre maladie ardente exerçoit ses cruautés dans le même tems : c'étoit le feu sacré, ou feu Persique, l'herpes rongeur des Grecs, comme quelques Erudits de cet âge l'appelloient, qui se monroit sous la forme d'éréfipèle (s), & qui étoit produit

(r) Collect. des Hist. de France. Cit. Hist. des Ordre. Monastiq. T. 2. *Antiquit. ital. Med. ævi* &c. cit. du Cange Gloss. art. *Ardentes*.

(s) *Loc. cit.*

par le concours des mêmes circonstances que dans les anciens tems ; voy. p. 81. Il étoit aussi accompagné de mille autres affections sordides de la peau comme dans la même époque. Ce mal étoit fort chronique, puisque ceux qui en étoient travaillés entreprenoient de longs pèlerinages.

On construisit un grand nombre d'hôpitaux pour les deux maladies ignées, surtout pour la première ; il y en avoit un à Marseille avant le XII. siècle : on l'appelloit *hospitale eorum qui igne infernali laborare dicuntur* (t).

Dans ces tems agrestes, la superstition, qui prenoit de nouvelles forces dans le sein même de la misère & des calamités, tenoit la place de la médecine : attribuant à la colère immédiate de l'Être Suprême les phénomènes dont on ignoroit les causes, l'on se contentoit de solliciter de sa miséricorde des guérisons miraculeuses qu'il leur montrait dans la culture des terres sous une bonne police :

*Quorum operum causas nulla ratione videre
Possunt, hæc fieri divino nomine rentur.*

de Rer. Nat. lib. VI.

Le feu sacré n'est pas encore entièrement éteint dans les contrées humides : à Lon-

(t) Hist. de Marseille cit.

dres il est $\frac{1}{1441}$ de la somme des maladies qui ont abouti à la mort depuis 1761. jusqu'à 1763. (u).

Une autre calamité, encore plus affreuse, & inconnue aux Anciens, la Plique Polonoise, parut sur l'horison en 1241. après l'invasion de la Pologne par les Tartares, & se montra principalement dans une région de ce Royaume située entre la Hongrie & la Province de Pocouch dans la Russie noire. Elle s'est étendue jusque dans le Brisgaw, l'Alsace, le Pays-Bas, & dans quelques autres contrées sur les bords du Rhin. Elle naît du concours de la boisson d'eaux de mauvaise qualité, & d'alimens indigestes dans une atmosphère humide, froide & insalubre. Elle a de l'affinité avec la grosse verole, le scorbut & l'Eléphantiasis. On la traite avec l'acantha, le sedum, l'espèce de mousse, dite *plicaria*, la racine de houblon, c'est-à-dire, avec de simples antiscorbutiques & antiseptiques (x).

Le scorbut se multiplia tellement dans le XVI. siècle, & se montra sous une forme si hideuse qu'on le prit pour un mal nouveau. Il pullula dans les régions humides & froides, surtout dans les endroits maréca-

(u) Voy. les bills de mortalité dans le *Gentleman's Magazine*.

(x) Journal Germaniq. an. 1751. *Collect. de disput. Morb. ab Haller*. T. I. *Collect. Acad. de Dijon*. part. Etrang. T. III. p. 285. &c.

yeux. Il avoit la plus grande affinité avec l'Eléphantiasis, par la tumefaction dure des ambes & quelquefois des tempes, par des tubercules repandus sur toute l'habitude du corps, par des croutes, des écailles &c. (y), & aujourd'hui même il a conservé cette alliance dans les régions qui se trouvent dans le même état, où étoit l'Europe dans ce siècle: le Dr. Nitsch, qui eut occasion d'observer cette maladie dans l'armée Russe dans les campagnes du nord des années 1732. & 1737. en remarqua une forme qu'il appella scorbut froid, & qui doit être nommé scorbut *éléphantiaque*: la couleur de la peau étoit pâle, jaunâtre; les bras & les jambes étoient prodigieusement tumefiés par une enflure dure, & ils étoient parsemés de poireaux: les tempes étoient aussi gonflées par une tumefaction dure: la sérosité du sang étoit trouble. Ce scorbut étoit plus chronique que les autres; il duroit tout l'été & bien avant dans l'automne. L'Auteur le divise en *micqueux*, dans lequel la graisse étoit de cette nature; en *miriatique*, lorsque les cartilages & les os du nez étoient rongés; & en *tophacé*, lorsque les poireaux étoient répandus sur la peau: la première forme fut observée à Azoph, à la forteresse Sainte Anne, & sur le Neïster; la seconde à Abo; la troisième à Borgo en Finlande.

(y) Voy. les Auteurs de ce siècle.

Le même Observateur décrit encore deux nuances de scorbut, l'une livide, l'autre pé-téchiale, qui ont aussi une certaine ressemblance avec l'Eléphantiasis: dans l'une & l'autre, les tempes & les glandes parotides étoient tumefiées & les sourcils rougeâtres, de façon que la face ressembloit à celle des Satyres, & le corps exhaloit une forte puanteur. Les scorbutus Eléphantiatiques furent remarqués à Wiburg, à Ustsmara & à Petersbourg; ils étoient la plûpart incurables (z).

Les contrées où ils ont été observés sont pleines de lacs & de marais, ou se trouvent sur des côtes découpées par des criques & des bayes profondes. Le poisson qui y est très gras fait une bonne partie de la nourriture du pays. Le Docteur Nitsch attribue la cause de ces scorbutus aux alimens putrides & à l'humidité de l'air (a).

Les mêmes circonstances ont lieu, mais à un moindre degré, dans le Kamtchatka; il y règne aussi un scorbut qui a un extérieur vérolique ou lépreux par les boutons & les écailles dont le corps est couvert (b).

Le scorbut a d'autres analogies avec l'Eléphantiasis, de façon même que quelques Auteurs du Nord confondent ces deux maladies: dans l'une & l'autre le sang est putre-

(z) Extr. de Lind. tr. du scorbut, seconde Edit.

(a) *Ibid.*

(b) *Gentlemans Magazine.* Septemb. 1764.

fié , ou diffout & livide , & la ferofité ne fe fépare pas facilement du caillot : l'une cède aux rafraichiffans & aux antifeptiques ; l'autre n'est mitigée que par leur moyen. Elles naiffent toutes les deux dans les contrées trop humides , mais le scorbut aime les climats froids , & l'Eléphantiasis ne parvient au plus haut degré que dans les pays chauds : les alimens indigestes préparent les voyes au premier ; l'autre exige le concours d'une nourriture lache & putride. La complication de ces caufes doit donc produire une maladie mixte : elle dût paroître auffi dans les anciens tems : l'appareil therapeutique de la médecine ancienne dans l'Eléphantiasis , parmi un prodigieux nombre de médicamens , en renferme beaucoup d'antifcorbutiques très vantés , (voy. p. 99.)

Le scorbut exiftoit en effet dès les tems les plus reculés. Il séviffoit avec des fympômes violens dans la Germanie , lorsqu'elle étoit habitée par des peuples errants , fuivant la description que font de ce mal Tacite & Pline. Hippocrate en parle auffi , & il dût l'avoir obfervé en Thrace , qui étoit dans le même état que la Germanie. Il étoit au plus haut degré , & il avoit même de l'affinité avec l'Eléphantiasis par les nombreux ulcères de l'habitude du corps & par l'enflure des jambes (c). Mais il difparut ou il ne

(c) V. Hippocrat. *Prænot. Epid. lib. 2. &c.* Cælius Aurelian. *Morb. Chron. lib. III. cap. III. Aretæ &c.*

se fit plus remarquer par sa violence lorsque les régions furent policées : C'est pourquoi les Ecrivains des siècles d'Athènes & de Rome qui vinrent après n'en font plus mention. Il reparut encore durant la confusion féodale avec la même fureur & par la même raison que dans l'autre période, ou dans l'âge de Germanicus. Et depuis que les terres ont été remises en valeur par le labourage dans les tems modernes, il a reperdu cette apparence si horrible.

L'excessive humidité dont l'air étoit surchargé depuis tant de tems jointe à une nourriture lâche, foible, indigeste, pénétra jusque dans la substance des os & dans le suc qui les forme, les ramolli, les deprava; & l'on vit aussi dans le XVI. siècle s'étendre & se multiplier un vice de conformation, le rachitis ou noueure qui defigura les enfans principalement dans les climats humides & froids, spécialement dans les contrées maritimes ou basses. Ce mal passa encore pour nouveau : il n'étoit pourtant pas inconnu à l'antiquité : Hippocrate paroît l'avoir observé, vraisemblablement en Thessalie ou en Thrace, où il devoit être commun ainsi que le scorbut : *Ceux que l'asthme ou la toux rendent bossus, dit cet Observateur, périssent avant l'âge de puberté (d).*

Enfin l'alteration délétère des humeurs fut

(1) *Aphor. Sect. 6. n. 46.*

orifiée à un tel point par le concours des
 ces tant de fois mentionnées, depuis le
 siècle sur tout, qu'elle parvint dans les
 forces de la vie, & infecta la semence.
 nombre d'Ecrivains du XIII. & XIV. sie-
 s décrivent grossièrement des maladies de
 verge & des aines causées par un coit im-
 avec des femmes publiques ou avec des
 phantiaques. Elles consistoient en ulcères
 de la verge blancs ou rouges & si phagæde-
 ques qu'ils devoient quelquefois tout le
 membre; en ardeur de l'urethre; en phymo-
 & paraphymosis; en bubons; on guerif-
 ces maux par le caustique & par la diète
 raichissante; quelquefois ils étoient incur-
 s: quand on pouvoit obtenir la suppura-
 on des bubons, la guerison s'ensuivoit. (e).
 Ces vices véneriens se contractoient prin-
 cipalement par un commerce avec des per-
 nes qu'on disoit éléphantiaques; & ils
 étoient assez fréquens suivant le récit des Ob-
 servateurs de ce tems. On prenoit même la
 ve, comme on le croioit, par cette voye.

Dr. Cocchi cite un passage d'un manus-
 de la bibliothèque de Laurent de Medi-
 qu'il croit du XI. siècle, pour le plus tard:
 y fait cette question: pourquoi un Elé-
 antiaque ayant connu une femme saine,
 e autre personne qui aura commerce avec

e) V. beaucoup de citat. sur ce sujet dans l'illustre
 Astruc de *Morb. Vener.* lib. 1. & principalement dans
 Tori *Antiquit. Ital. Med. ævi. diff.* XLIV.

celle-ci , en est infectée *λωβοῦτας* (f)? Cette demande montre que le moyen d'infection étoit familier. Les Arabes & les autres Ecrivains depuis ce siècle jusqu'avant l'époque de la découverte du nouveau monde , rapportent de semblables observations : on en cite deux entre autres par lesquelles il conște qu'un commerce passager avec des femmes attaquées, dit-on, de la lèpre communiqua ce mal, de ce nombre est un Bachelier en Médecine à Montpellier , qui pour avoir connu une Dame qui venoit d'en être guérie en apparence, en fut bientôt tout couvert (g).

Ces exemples demontrent que le mal qui se communiquoit par cette voye ne pouvoit être que vénerien & tel qu'il a été observé depuis, parce que la lèpre ne se communique point, même par un commerce long & journalier entre des personnes mariées. (voy. p. 47. n°. 5. & p. 112. les autres affections ulcèreuses & les bubons qui se contractoient par l'acte vénerien, reconnoissoient aussi le même virus ; & ils offroient en effet les mêmes signes que ceux communiqués depuis par ce même acte & qu'on a qualifiés de *Vénériens*. Le praticien le plus expérimenté n'y fauroit appercevoir d'autre différence que celle du nom. De savans Ecrivains se sont donné bien de la torture pour releguer ces sortes

(f) *Trattat. dei Bagni di Pisa, Cap. 4. not. p. 282-284.*

(g) V. M. Astruc. *cit.* & principalement Muratori *cit.*

fections à un genre d'une autre nature ; en ont accusé l'échauffement & l'acrimoine de la semence & des liqueurs muqueuses des organes : mais de telles causes que nous voyons quelquefois ne produisent que des éruptions superficielles & très légères, des douleurs passagères, de simples écorchures, même des phymosis & très médiocres, mais de bubons, jamais d'ulcères phagédiques à ronger tout le membre : aussi le simple repos suffit pour dissiper ces indispositions. Il paroît aujourd'hui infiniment plus écrit qu'avant la fameuse époque du siège de Naples par Charles VIII, on rencontre pendant beaucoup moins d'observations de ces fortes d'affections communiquées par un virus vénerien pur, & jamais de cas d'ulcères qui aient consumé les organes, ni même de bubons revêches ou qui aient suppuré. Un commerce sain a-t-il jamais produit le cas que Palladius rapporte ? il dit qu'une personne qui connut une femme publique en gagna l'anthrax au gland, qui dans l'espace de six mois pourrit & tomba (b) ; or ce cas a tous les caractères du virus vénerien : l'anthrax propre, tel que nous le voyons, n'est pas une tumeur chronique, encore moins persistante - il six mois à dégénérer en ulcère ou en chancre.

Les Médecins des siècles grossiers dont il

(b) V. l'ouvrage cit. de M. Astruc.

s'agit, n'étoient pas assez habiles dans la partie clinique pour distinguer par des noms propres la grosse verole & l'Eléphantiasis : & aujourd'hui même que l'art d'observer est si répandu, il se présente encore bien des cas où cette distinction ne peut s'obtenir que par l'épreuve du mercure.

Le virus verolique devoit en effet exister en Europe avant la decouverte de l'Amérique : le même concours des causes physiques se trouvoit dans l'une & l'autre partie du monde depuis nombre de siècles : les terres la plupart en friche, couvertes de forêts & pleines d'eaux stagnantes ; les saisons très pluvieuses, les alimens foibles, putrides, & le manque de boisson vineuse, les logemens humides & insalubres, les habillemens misérables. L'Eléphantiasis & les autres cachexies hideuses sévissoient également de part & d'autre avec les fièvres pestilentielles, qui ne cessent presque jamais : & généralement toutes les maladies naissent ensemble dans les mêmes circonstances sur toute la terre ; la grosse verole est de leur cortège, ainsi qu'on le voit dans les Indes Orientales, dans l'Afrique, dans le Pérou & dans toutes les isles de l'Amérique méridionale. (voy. p. 33 - 44.) Et de nos jours on rapporte le cas d'un chien infecté de ce mal spontané en Allemagne (*i*).

(*i*) *Comment. de Reb. in Scient. Nat. & Med. gest. Lipsie T. IV. p. 157.*

Il paroît que le virus feminal ou venerien a toujours existé, quoiqu'à un degré mediocre, dans les regions chaudes de l'Asie; en Perse, en Syrie, en Paléστine, en Arabie, en Egypte, où l'Eléphantiasis a toujours été commune; puisqu'il y a eu de tout tems dans ces États des loix œconomiques, qui ordonnoient la séparation des personnes qui avoient des écoulemens de semence & des femmes pendant leurs régles, & la circoncision par les raisons mentionnées p. 68: or aujourd'hui les vices veneriens legers ne se dissipent-ils pas par le simple repos & le regime frais, comme dans ces anciens tems?

Ces terribles cachexies, le mal venerien, le scorbut, le rachitis, l'Eléphantiasis, &c. furent grossierement crayonnées dans l'espace de tems qui s'écoula du IX. jusqu'au XIII. siècle où l'ignorance étoit trop grande. Mais elles furent bientôt remarquées avec des yeux plus habiles, & elles passerent d'abord la plupart pour nouvelles, parce qu'elles n'étoient pas exactement décrites par les Ecrivains précédens, & pour contagieuses, parce qu'elles inspient une horreur & une aversion insurmontables.

Il s'étoit fait dans cette époque une révolution dans l'esprit des hommes. Ils avoient été réduits à un tel degré d'avilissement par une double tyrannie, la farouche superstition & la monstrueuse aristocracie féodale, qu'ils sentirent dans l'extrémité du mal le remede

dont ils avoient besoin pour reprendre les droits de l'équité naturelle : ce cruel sentiment les obligea de penser par eux-mêmes & de tourner leur esprit martial vers les moyens propres à cet heureux effet. Cette fermentation se développa vers le XI. siècle, tems le plus affreux de l'histoire, & elle fut le germe des connoissances & la cause de la renaissance des Lettres : L'on voit renaître dans ce siècle la littérature médicinale. Des raisonnemens froids de quelques Grecs qui se réfugièrent de Constantinople, où il ne restoit plus qu'un esprit de subtilité, auroient-ils pû allumer dans l'ame des peuples de l'Europe qui auroient été dans la léthargie, ce feu divin qui les releva de l'état abject où ils gémissaient depuis un si long espace de tems ? Si la simple communication des livres avoit jamais pû exciter l'amour des lettres & cette curiosité irrésistible qui porte à la recherche de la vérité, le commerce maritime qui entretint toujours une étroite correspondance entre les villes de la Méditerranée & Constantinople, les auroit-il laissé éteindre dans cette partie du monde ?

Les maladies héroïques ont subi la révolution des tems, ainsi que la terre elle-même, & l'esprit humain, & tout ce qui existe. Elles avoient anciennement régné dans l'Occident avant la fondation de Rome, époque où la nature étoit si brute : l'état où se trouvoit la Germanie, même du tems de Germanicus,

anicus, & la Thrace ou la Thessalie dans l'âge d'Hippocrate est un monument qui atteste ce règne funèbre. Lorsque les Romains eurent policé les nations de l'Europe, les peuples disparurent ou s'affoiblirent à un tel point qu'ils n'attirèrent presque pas l'attention des Observateurs. Mais après l'anéantissement de l'Empire, la nature abandonnée reprit sa rusticité, & tous les genres de calamités remonterent sur l'horison, & parvinrent enfin au plus haut degré de domination dans les siècles de l'anarchie. Ils demeurèrent dans la période suivante vers le XVI. siècle, pour disparoitre presque entièrement le siècle d'après : le virus vénérien est resté, mais si fort énervé, que vraisemblablement il ne tardera pas de s'éteindre, & ne fera lorsque les climats seront parvenus à un plus haut degré de sécheresse. A Marseille, l'air est très sec, ce vice ne produit pour l'ordinaire que de légers symptômes, très rarement il entame les solides.

Cet heureux changement, qui ramena la salubrité dans l'Occident, fut opéré par l'amélioration qu'éprouverent les Etats depuis le XIV. siècle où le Ministère commença de miner la puissance des Barons & le despotisme universel des Prêtres ; & il a été parfait au commencement du dernier siècle, que les gouvernemens ayant pris une juste confiance après l'extinction des desordres intestins ; la culture des terres & l'encouragement

des arts ont été pleinement favorisés : on a respiré un air plus sec & plus pur ; la nourriture a été plus nerveuse ; les habillemens plus sains , les logemens plus salubres , & ce déluge des maux s'est enfin écoulé ; la vie est redevenue plus longue : la vie moyenne des communautés est aujourd'hui de 40. à 50. ans dans les peuplades qui se trouvent dans les contrées bien exposées en Provence , au lieu qu'elle ne passoit pas la moitié de ce terme dans la malheureuse période du moyen âge , voy. p. 103. par conséquent la population s'est accrue , contre l'opinion de quelques Calculateurs politiques (k). Les villes sont plus grandes & les peuplades plus nombreuses que dans cette époque : de vastes terrains dans cette même province , spécialement dans le territoire de Marseille , qui ne nourrissoient alors que des herbes sauvages & des insectes , renferment à présent des hameaux de cinq à six cent habitans , formés chacun par une famille , il y a deux ou trois siècles.

Ces salutaires influences furent beaucoup accrues & accélérées en France sous le ministère de Colbert , qui , en créant & en multipliant les manufactures , donna une nouvelle vie à l'agriculture , & aggrandit le commerce maritime. En Provence on coupa les bois dont le pays étoit revêtu ; le commerce

(k) M. Wallen. Essai sur la differ. du nombre des hommes dans les tems anciens & modernes , &c. an. 1754.

de l'Amérique qui y commença dans cette immortelle époque, y prit de tels accroissemens, qu'au lieu de 5. à 6. vaisseaux que Marseille expédioit dans l'année pour cette partie du monde, elle y en envoie depuis une quarantaine d'années près de cent: l'année 1764. il en est même parti 115. Aussi nos peres ont vû défricher & dessécher une bonne partie des terres, pour fournir à une si grande consommation: on a surtout étendu les vignobles pour cet effet, & à un tel point que la province, qui dans le dernier siècle ne produisoit guere du vin au-delà de son usage, en exporte à présent du seul port de Marseille environ cent mille mielleroles, mesure de 56. pots, outre une prodigieuse quantité d'eau de vie.

Le vin contribue infiniment à combattre les affections cutanées & généralement les maladies putrides. Le charbon, qui étoit autrefois si commun en Provence, est devenu très rare, même dans les contrées qui le favorisent le plus par leurs eaux croupissantes, parce que le plus bas peuple boit à longs traits cette précieuse liqueur.

Des Observateurs Allemands avoient remarqué, que depuis que cette boisson étoit devenue plus commune, le scorbut n'avoit plus été fréquent. Depuis que l'usage du cidre est devenu général en Angleterre la gale & la lèpre, qui infectoient cette isle,

ont presque entièrement disparu (1). Le sucre a eu quelque part à ces bons effets (m).

L'olivier, qui a été cultivé avec tant de succès dans la France méridionale, n'a pas peu contribué à y éteindre ces vices de la peau; l'huile dont on assaisonne le poisson en corrige puissamment la propension à la putridité & les qualités froides.

En encourageant la culture des vignes & des oliviers, l'œconomie politique a donc procuré un plus précieux avantage que celui du gain, la salubrité du climat.

*Quare agite, ô proprios generatim discite
cultus*

*Agricola, fructusque feros mollite colendo.
Neu segnes jaceant terra: juvat Ismara
Baccho*

*Conferere, atque oleâ magnum vertire Ti-
burnum.*

GEORGIC.

(1) Huxham de Morb. Colic. dammonior.

(m) V. pag. 52. n°. 5. & Pringle cit.

F I N.

